

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

25^e ANNÉE

N^o 8.

AOUT 1882

AVIS. — Il est question, en Belgique, d'une assemblée spirite et même d'un congrès, qui se réunirait à Bruxelles, le 17 septembre 1882. Les délégués des centres spirites Belges, doivent se réunir dans la 1^{re} quinzaine d'août, pour rallier, à ce projet, les spirites qui en reconnaissent l'opportunité; ils fixeront la date définitive de la réunion; nous attendons ce qui sera décidé.

Lettres de MM. J. GUÉRIN et François VALLÈS. Conférences.

Au comité de l'œuvre des conférences et aux conférenciers.

Je viens de recevoir le compte-rendu de l'œuvre des conférences, et je félicite hautement le Comité préposé à la direction de cette œuvre, pour la sagesse qui a présidé à l'emploi fécond des fonds de la souscription.

Je rends aussi hommage à la scrupuleuse délicatesse des conférenciers, qui, tous sans exception, ont déclaré avec un sentiment qui les honore, ne demander pour l'accomplissement de leur mandat, d'autre indemnité que celle résultant des seuls frais de voyages accomplis.

Honneurs et remerciements les plus chaleureux à tous ceux qui, d'une façon quelconque, se sont associés pendant l'année écoulée, à l'œuvre des conférences si propagatrice de la foi nouvelle, démontrable par la science.

Puisse la nouvelle, année que nous commençons, voir notre œuvre prospérer par l'empressement que les fondateurs mettront à verser leurs cotisations annuelles, *ils en ont pris l'engagement*; puisse l'exemple, ainsi donné, la faire grandir par de nouveaux et nombreux adhérents qui tiendront à cet honneur, de déployer avec nous le drapeau du nouveau symbole de la spiritualité moderne.

Avec ma fraternelle sympathie.

J. GUÉRIN.

Villeneuve-de-Rions 4 juillet 1882.

Août 1882

Ci-joint, le deuxième versement annuel de M. J. Guérin : 5000 fr. — Société pour la continuation des œuvres spirites d'Allan Kardec, 500 fr. — Spirites rouennais, 28 fr. — Mme Kina, 30 fr. — M. Deconinck, 2 fr.

Que nos amis, répondent à l'appel de M. J. Guérin.

TROISIÈME VOYAGE de conférences spirites à Béziers et dans les environs, du 9 au 16 juin 1882, par M. *François Vallès*, inspecteur général honoraire des Ponts et Chaussées et président honoraire de la Société scientifique d'études psychologiques.

I.

Messieurs. Après m'être expliqué, dans mes précédentes instructions, sur les bases essentielles de notre doctrine ;

Après avoir exposé les motifs sur lesquels nous nous appuyons pour adopter la morale du Christ, prise dans sa pure et primitive expression, et en dehors des interprétations, dogmes et mystères introduits ultérieurement par les ambitions de l'esprit sacerdotal, car les Spirites ne considèrent pas le Christ comme étant d'essence divine, mais comme un esprit supérieur envoyé sur la terre, pour y enseigner les vérités morales ;

Enfin, après avoir développé les considérations essentielles qui doivent porter l'homme à reconnaître l'existence d'une intelligence supérieure à la sienne, en science, en puissance, en justice et en bonté ; créatrice et directrice suprême de tout ce qui existe, à reconnaître, en un mot, l'existence de Dieu ;

Après tout cela, dis-je, le moment était venu de prendre corps à corps la question de l'immortalité de l'âme. Tel est l'objet dont je me suis occupé dans ma dernière conférence. Mais avant de rechercher ce que peut être l'âme, au point de vue de sa durée, il fallait savoir d'abord si l'âme existe ; existence non moins discutée par certains docteurs de village que par ceux des villes. Il fallait s'enquérir si, comme le prétendent les matérialistes, il n'y a dans l'être humain que matière ; ou si, comme le croient les spiritualistes, il y a à la fois et un corps matériel et un foyer spirituel ayant conscience de son individualité et de sa volonté, et libre d'agir non-seulement sur les forces qui influencent la matière, mais encore sur des forces tout autres que celles-ci, sur des forces, en un mot, productrices d'effets intelligents. Tels sont les sujets délicats sur lesquels j'ai essayé de faire un peu de lumière.

En ces sortes de questions, ce serait se livrer à une grande illu-

sion que d'espérer que la semence portera immédiatement tous ses fruits ; les germes se développent plus ou moins vite selon la nature du terrain auquel cette semence a été confiée. Mais ce serait une illusion plus grande encore de croire que, de ces enseignements, il ne doit rien rester, et déjà j'ai pu en juger. Indépendamment de la conférence publique, dans chaque localité, nous avons des réunions plus intimes, des causeries dans lesquelles chacun est moins hésitant à prendre la parole, à exprimer sa pensée. Eh bien, je peux vous dire que j'ai été quelquefois agréablement surpris des questions qui m'ont été faites, des observations qui m'ont été adressées. Sur le terrain que je parcours, il y a de la fermentation à coup sûr ; or, au spirituel comme au matériel, la fermentation est le prélude de la formation et de l'arrivée des produits. Même pour ceux qui ne savent encore que peu de chose, l'influence du nouveau milieu qui se prépare a son efficacité. Enfin, quand on propage une doctrine qu'on croit bonne et utile, ce n'est pas seulement la science complète — car celle-ci n'est accessible qu'à un fort petit nombre de personnes. — C'est aussi la foi qu'il faut chercher à communiquer ; mais une foi à laquelle l'aide de la raison, au lieu d'être interdite, doit être sans cesse recommandée, à laquelle il faut faire comprendre dès le début que les voiles qui l'obscurcissent aujourd'hui se dissiperont de jour en jour sous les bienfaisantes effluves des rayons de la vérité. Or, dans ces conditions, la parole d'un homme qu'on aime et qu'on estime, et je saisis cette occasion de remercier tous ceux qui sont venus m'entendre, peut certainement avoir quelque virtualité. Je sais, en disant ceci, que je contracte de grandes obligations ; mais nos amis de cette partie du Midi peuvent être assurés que je n'y faillirai pas. Comme dans la boussole qui, toujours fixée vers le Nord, dirige le marin à travers les tourmentes et les obscurités des mers, ils trouveront chez moi l'inaltérable constance d'une direction toujours la même, toujours dévouée, et j'ose l'espérer, toujours salutaire.

II.

Je passe maintenant aux détails de mon itinéraire.

Je suis parti de Cros dans la matinée du 10 juin pour Montpellier où je comptais faire une conférence le soir. J'avais au préalable écrit pour savoir si nous pourrions avoir une salle à notre disposition. N'ayant pas reçu de réponse, je n'avais pu indiquer ni heu-

re ni jour. En arrivant, j'ai appris qu'on avait trouvé un local propice pour la réunion. Mais, comme le temps aurait manqué pour prévenir les intéressés, il a été décidé que l'assemblée Spirite se tiendrait le jeudi suivant, à mon retour.

Le lendemain 11, la conférence publique a eu lieu à Béziers, à 2 heures 1/2, dans la salle de la mairie gratuitement prêtée. Les groupes Cazals et Bassal y étaient dignement représentés. Je ne dois pas manquer de signaler, parmi nos excellents frères de Béziers, MM. Moulins que j'ai toujours trouvés pleins de zèle, et Madame Madeleine, Médium guérisseur très-dévoué ; une quête faite au profit exclusif des pauvres a produit 43 fr. 05.

Le lundi 12, je devais aller à Maraussan ; mais on m'a fait savoir que la salle n'était pas disponible. Les Spirites de cette localité, prévenus de cette circonstance, étaient venus m'entendre la veille à Béziers, où j'ai eu le plaisir de leur serrer la main.

J'ai passé les journées du 13 et du 14 à Salles-d'Aude ; comme d'habitude, j'y ai trouvé chez M. et Mme Rouvière et leurs charmants enfants, toutes les cordialités de la plus gracieuse hospitalité. C'est le 14 à 8 h. du soir que M. Rouvière, nommé Maire par le Conseil municipal de sa commune, — vous voyez que celle-ci n'a ni horreur ni pitié des Spirites, — nous a ouvert les portes de l'Hôtel-de-Ville pour la conférence.

J'ai eu le regret de ne pas rencontrer à Salles d'Aude notre remarquable médium guérisseur M. David ; il avait été appelé auprès d'un malade à Montpellier, et c'est toujours là où il y a un service à rendre qu'on est sûr de le trouver. En effet, le lendemain 15, j'ai eu le plaisir de voir cet ami dans cette ville. Il a naturellement assisté à la conférence qui a eu lieu à 8 h. du soir. L'assemblée était plus nombreuse que je ne l'espérais. Je ne comptais pas sur plus de vingt personnes, nous avons atteint si non dépassé le double.

Enfin, je suis rentré à Cros, dans la soirée du 16.

III.

Indépendamment de la conférence publique nous avons eu, dans les trois soirées que j'ai passées à Béziers, des réunions intimes d'un incontestable intérêt. Vous connaissez presque tout le personnel de ces réunions. C'est d'abord M. Prax, toujours plein de zèle, le bouillant Achille de notre cause, dirait Homère ; Mme Prax distributrice de tant de charitables guérisons ; Mme Brun sa com-

pagne habituelle et dévouée ; Mme Iché qui, déshéritée de ressources spirites dans sa retraite de Sauvian, s'envole avec bonheur vers ses amis réunis à Béziers ; Mme Livri, sujet magnétique des plus remarquables et son mari ; M. et Mme Perpère, les maîtres de l'hôtel des postes où je suis descendu, que nous comptons au nombre de nos excellents frères ; M. le mécanicien Archimbaud aussi utile pour dompter les métaux de la terre que pour transmettre les communications des Esprits du Ciel ; enfin, M. Delort, réservoir inépuisable de fluide magnétique, doué d'une puissance de volonté et d'action tout-à-fait exceptionnelle ; j'en reparlerai tout-à-l'heure.

Les résultats d'expériences obtenus dans ces réunions me paraissent mériter une mention spéciale.

Et d'abord, comme confirmation du principe de l'immortalité de l'âme qui a précisément fait l'objet de la conférence, nous avons eu la communication d'un Esprit bien connu de moi, celui de ma bien-aimée compagne pendant 39 ans de ma vie terrestre, c'est-à-dire pendant 39 années de bonheur. Voici comment les faits se sont passés. M. Archimbaud, dont vous connaissez les facultés médianimiques, a déclaré qu'il se sentait sous l'influence d'un Esprit, nous avons aussitôt fait silence ; il s'est recueilli de son côté ; nous l'avons vu s'affaïsser, glisser peu à peu sur sa chaise, et son corps, soutenu à mesure de sa descente par ses voisins, s'est trouvé allongé sur le parquet. L'état de transe étant parfaitement établi, je me suis approché, et j'ai questionné. Ce n'est pas sans une profonde émotion que j'ai immédiatement reconnu la présence de mon Esprit bien-aimé. Par la bouche du médium, il m'a vivement invité à poursuivre mes études et particulièrement mon œuvre de propagande ; il m'a longuement parlé de nos sentiments d'affection pendant la vie terrestre, depuis les fiançailles jusqu'à la mort ; il m'a entretenu de notre chère fille, de nos petits-enfants, me priant de ne pas traiter ceux-ci avec un trop grand excès de sévérité, parce que, a-t-il dit, il faut tenir compte de leur jeune âge, de leur inexpérience ; recommandations douces à entendre comme expression des tendresses maternelles. Peut-être aussi ces recommandations se rapportent-elles à un événement peu grave d'ailleurs, qui a été annoncé comme devant prochainement m'arriver, et ont-elles pour objet de calmer par avance les impatiences qui pourraient en être la suite, au cas où la participation des enfants dans cet événement présenterait quelque chose de blâmable. Dans cette

émouvante communication, qui n'a pas duré moins d'une demi-heure, l'Esprit a introduit des détails si insignifiants en apparence et par eux-mêmes, d'un intérêt si minime, ne pouvant par conséquent avoir de valeur réelle que pour nous deux, n'être connus que de nous deux, que par cela même, ils constituent à mes yeux une grande et irrécusable preuve de l'identité de l'Esprit qui s'est communiqué.

Si, du spiritisme, nous passons au magnétisme, vous verrez que nous n'avons pas été moins privilégiés.

Disons d'abord que Mme Iché désirait savoir si elle était impressionnable à ce dernier fluide. Or, il n'a pas fallu à M. Delort dix minutes pour constater que cette dame subit à un haut degré l'influence magnétique. Ceci se passait dans l'après-midi du dimanche après la conférence, vers 6 heures. Or, dans la soirée du même jour, c'est-à-dire trois heures plus tard seulement, M. Delort a obtenu avec ce sujet de si fraîche date des effets d'autant plus remarquables et convaincants qu'il serait vraiment impossible au doute le plus robuste de ne pas reconnaître que le temps, les moyens et même un but auraient manqué pour toute espèce de préparation frauduleuse. Permis à MM. Cazeneuve et consorts qui prennent leur temps, qui choisissent leur salle, ou peuvent du moins en disposer au préalable, qui opèrent devant des majorités hostiles au spiritisme, qui tiennent enfin à retirer de leur exhibition des profits pécuniaires ; permis à M. Cazeneuve et à son paravent, car il a un paravent, et c'est, sous sa peu clairvoyante protection qu'il opère, permis à lui, dis-je, qu'il soit ou ne soit pas médium, de traiter son public par des simulations aussi favorables à sa bourse qu'agréables à un auditoire antipathique à nos idées. Je vois ici deux gros intérêts en jeu celui de l'auteur et celui de l'assistance. Mais, dans une réunion intime, dont le personnel accepte la doctrine, dont le but circonstanciel et actuel n'est pas de la répandre au dehors, mais de la faire grandir dans son propre sein, qui ne court ni après l'argent ni après les ambitions terrestres, qui n'obéit au contraire qu'au mobile des charités humaines, où serait, je le demande, l'intérêt de la fraude ? Dans ces conditions, essayer de se tromper soi-même, ne serait-ce pas se vouer sciemment à l'erreur, c'est-à-dire à la plus inepte des prostitutions ?

Mais nous n'en avons pas fini avec le Magnétisme. Voici les détails d'une expérience qui n'avait pas été projetée d'avance et que les circonstances seules du moment ont provoquée. Dans notre

réunion intime du Lundi soir, il est arrivé que quatre sujets magnétiques se sont trouvés parmi les assistants. L'idée est alors venue, et je crois que c'est Madame Prax qui l'a émise, de faire agir la puissance fluidique de M. Delort, simultanément sur les quatre sujets, et voici les dispositions qui ont été instantanément prises ; — il est évident que, dans la suite, plusieurs autres combinaisons pourront être essayées — je ne vous décris ici qu'une expérimentation faite dans la simplicité de ce qui, pour nous du moins, n'est qu'un début avec tout son imprévu.

Les quatre sujets se sont assis chacun sur son siège à côté l'un de l'autre. Je les désignerai par les n^{os} 1, 2, 3, 4, ajoutant que le n^o 3 était un homme, et que les trois autres étaient des dames. Ils formaient ainsi une chaîne continue en ligne droite, non close comme dans le cercle, mais dont les deux bouts étaient libres. Cela fait, M. Delort a recommandé aux sujets de se mettre en contact par leurs bras, absolument comme le sergent instructeur prescrit à une file de soldats de se sentir les coudes à gauche. Alors M. Delort a lancé ses fluides sur le groupe, et voici ce qui a été observé. Les deux sujets extrêmes n^{os} 1 et 4, bien que très sensibles quand on opère sur eux isolément, ont été à peine impressionnés ; les deux sujets du milieu n^{os} 2 et 3 l'ont été fortement, le n^o 2 a doucement incliné sa tête vers la gauche sans manifester d'autres mouvements corporels, mais a éprouvé des oppressions intérieures accompagnées de sensations douloureuses. Quant au n^o 3, rien ne paraît s'être produit à l'intérieur ; mais les jambes et les bras sont entrés dans un état d'agitation persistant, se levant, s'abaissant, et rendant impossible la continuité de la chaîne primitivement établie entre les sujets ; pour me servir d'une expression vulgaire, on aurait dit le diable se débattant dans un bénitier. Dans ces conditions la poursuite de l'expérience sur les mêmes bases était au moins inutile et l'on a fait sortir le n^o 3 du groupe quaternaire. Il est donc resté les n^{os} 1, 2, 4 sur lesquels l'opération a été reprise. Comme la première fois, l'influence sur les sujets 1 et 4 a été fort modérée ; mais les effets déjà produits sur le n^o 2 ont grandi, la tête s'est plus fortement inclinée, les douleurs intérieures ont été plus vives, et l'expression d'angoisse est devenue telle, qu'il a été jugé prudent d'isoler le n^o 2 ; d'ailleurs, après la séparation, M. Delort n'a pas tardé à lui faire reprendre son état ordinaire.

Nous sommes donc restés avec les n^{os} 1 et 4 et, entre nous spirites, nous pouvons les nommer, Madame Livri et Madame Iché,

la scène s'est alors profondément modifiée. L'influence qui jusqu'à s'était montrée fort modérée, fort indifférente, est devenue presque immédiatement complète et empreinte de sympathie. M. Delort a pu faire passer sous nos yeux les plus intéressantes expériences qu'on puisse entreprendre sur deux sujets; notamment celles de la soudure, si je peux m'exprimer ainsi, de l'accolement de deux personnes, soit par le contact des bras, soit dos-à-dos, soit par l'opposition à plat de la main de l'une sur la main de l'autre. Des conjonctions se sont alors produites, sous l'influence magnétique, que n'ont pu vaincre les efforts séparatifs et simultanés exercés par les deux sujets, et, quand un membre de l'assistance a voulu leur venir en aide, il n'a pu faire autre chose que provoquer sur eux des douleurs qui ont imposé un terme à la tentative. Après quoi un souffle, un geste de M. Delort ont suffi pour dissiper toutes les obstinations de l'adhérence.

Tels sont les faits. Ils sont susceptibles de nombreux commentaires que, comme moi, vous pouvez certainement entrevoir : fluides mis en circulation dans la chaîne humaine, peu concentrés sur certains points, très accumulés sur d'autres, contrariés peut-être dans leur course par des émissions de fluides contraires ; effets tantôt très oppressifs sur les organes intérieurs, tantôt singulièrement convulsifs dans les membres ; enfin, effets puissamment attractifs, provoquant la douleur quand on veut les rompre.

Est-ce que, du plus au moins, on ne retrouve pas un peu de tout cela dans les phénomènes habituels de la vie ? et qui pourrait ici se défendre de céder à l'entraînement d'inductions analogiques ? ne voyons-nous pas souvent dans les agglomérations d'hommes, d'un côté, les ardeurs de la surexcitation, de l'autre, le calme de la réflexion qui sait attendre ; chez ceux-ci, les froideurs de l'indifférence ; chez ceux-là, l'énergique, *manet atta mente repostum* de Virgile, c'est-à-dire, les profonds ressentiments de la passion outragée ; chez d'autres, les aveugles et quelquefois indomptables saturnales de la force physique ? Enfin, en dehors de la foule, dans l'isolement à deux, d'où peuvent provenir ces sympathiques étreintes qu'un je ne sais quoi fait naître, et que cependant la violence ne saurait détruire qu'en brisant les cœurs qu'elles unissent.

Mais je m'arrête, car ce compte-rendu est déjà long. D'ailleurs il pourrait être imprudent de conclure trop vite ; laissons à la réflexion le temps de mûrir ses fruits, attendons des expériences

nouvelles et variées; n'ayons pas la prétention d'improviser la vérité; cherchons-la.

François VALLÈS.

Cros, 7 juillet 1882.

Conférence à Haulchin. — Dimanche, 14 mai, a eu lieu à Haulchin, grand village près la ville de Denain, une conférence publique contradictoire entre un protestant et moi.

J'ai combattu vivement les vieux dogmes, au nom de la science et de la raison, j'ai prouvé que le protestantisme ne valait guère mieux que le catholicisme, car, il y a la même intolérance des deux côtés; j'ai parlé d'abondance, pendant une heure.

Je me suis servi de la Bible pour réfuter mon contradicteur, en puisant dans ce livre des armes terribles que j'ai retournées contre lui. — Le conférencier a cru m'embarrasser en disant que j'étais un spirite.

Je lui ai répondu qu'un spirite était un penseur libre, et un philosophe, que ma religion, était des plus simples, n'en admettant qu'une, celle de l'honnête homme.

J'ai terminé, au milieu des chaleureux applaudissements de toute la salle.

Mon contradicteur complètement battu, à bout d'arguments, est resté coi et s'est prudemment dérobé à la discussion, alléguant qu'il lui était impossible de me répondre immédiatement; il n'avait pas étudié suffisamment son sujet, et ne s'attendait à ne rencontrer de la contradiction que du côté du parti clérical; que néanmoins, dans une réunion ultérieure, il prouverait que le spiritisme d'Allan Kardec est complètement faux.

J'ai relevé son défi, au milieu des bravos unanimes de l'auditoire.

JÉSUPRET fils.

Nota: Dans une réunion électorale à Spa, Belgique, l'un de nos meilleurs conférenciers Belges, M. Van-de-Ryst, a soutenu devant un public d'élite, et quelques députés, que le Spiritisme seul, pouvait avoir raison du parti contre lequel les libéraux combattent depuis 1830; à l'appui de ce qu'il avançait, M. Van-de-Ryst, a dit nettement ce que c'était que le spiritisme, et bien établi qu'il imposait à tous l'obligation de s'instruire pour être des électeurs conscients, éclairés, des penseurs libres qui ne reconnaissent pas de miracles dans la nature, tous les phénomènes obéissant à des lois fixes et invariables. Félicitons notre F. E. C. pour avoir eu le courage de s'expliquer ainsi, et de se faire écouter et applaudir dans une réunion de cet ordre.

M. Van-de-Ryst, va commencer une campagne de conférences spirites.

L'ÉDUCATION

Devant le dogme ancien et la philosophie moderne.

Conférence faite par M^{me} ROSEN (DUFAYRE) à Seignelay (Yonne).
(Suite).

Il nous reste à examiner quels éléments moralisateurs ils pourront bien trouver dans cette donnée illogique et de parti pris qui usurpe le nom de *philosophie*, nie le soleil du sein de sa pénombre, blasphème le génie en l'appelant névrose ou sécrétion cervicale et réduit l'âme, ce moi, intime immatériel, indestructible, au ridicule rôle de résultante mécanique..... Toutefois, avant d'aller plus loin, permettez-moi de faire une réserve. Je rends un juste hommage à ceux qui, se disant matérialistes, accomplissent le bien pour le bien lui-même, sans intérêt dans le présent, sans espoir en l'avenir. Certainement, c'est là le point culminant de la morale au cœur de notre humanité ; c'est l'élévation suprême à laquelle nous devons tendre, je dis plus, à laquelle nous devons tous arriver un jour. Mais est-il bien prouvé que cette haute vertu se rencontre chez les seuls matérialistes ? Je ne pense pas qu'on ose le soutenir.

Elle doit être notée comme une exception tout individuelle dont heureusement, on trouve des exemples dans tous les camps philosophiques ou religieux, qui se disputent nos croyances. On ne peut donc en faire honneur à une opinion qui affecte d'être négative ; c'est affaire de caractère personnel, mais on ne saurait généraliser ce fait et ce ne sera jamais POUR CAUSE de matérialisme que s'accompliront les actes nobles et généreux, ce sera bien plutôt MALGRÉ le matérialisme.

En parlant ainsi, j'offense d'autant moins les sectateurs de cette demi-science que, selon leurs propres théories, ils n'ont pas plus de mérite à pratiquer le bien que de culpabilité à perpétrer un crime, l'homme — assemblage de molécules mû par un simple mécanisme, — étant honnête ou vicieux, intelligent ou sot, selon que sa machine cervicale est plus ou moins bien alimentée de graisse phosphorée ou autre. Comment, désormais, blâmer le mal, honorer le bien, admirer la puissance créatrice du génie ? Ces faits, sur lesquels a vécu l'humanité depuis son apparition ici-bas, ces faits dis-je, n'existent pas ; il y a le jeu plus ou moins parfait d'une machine, rien de plus. Jeu sur lequel, cependant, on peut influer jusqu'à un certain point, car ces Messieurs ont découvert que, dans la plupart des cas, le génie, — névrose redoutable comme vous le savez, — n'est dû qu'à l'abus du café ! Je m'étonne que nul d'entre eux n'ait essayé de ce moyen pour, durant 24 heures au moins, se rendre névrotique à la façon de Victor

Hugo. Si prendre beaucoup de café donnait la maladie du génie, qui de nous ne se rendrait volontiers, quelque peu malade ? Et quand le génie des Homère, des Socrate, des Christophe Colomb, des Galilée, des Newton, des Shakespeare, des Michelet, des Victor Hugo et de tant d'autres est probablement sorti d'une vaste cafetière, pourquoi seul, le nôtre n'en sortirait-il pas ? — Trêve d'ironie, c'est faire trop d'honneur à de telles absurdités que de s'en occuper, même pour en rire.

Revenons-en plutôt à demander quels mobiles fera vibrer le matérialisme chez les jeunes consciences pour les stimuler dans l'accomplissement du devoir ou plutôt à quoi donnera-t-il ce nom sacré ? En un mot, sur quelles bases fondera-t-il l'éducation progressive de l'humanité sans laquelle il n'y a pas plus de marche ascendante possible pour les peuples que pour les individus ?

Si le cycle de notre existence personnelle ne s'ouvre qu'au berceau pour se refermer implacablement à la tombe, nous sommes trompés par la nature qui nous démontre la vie éternelle à travers les perpétuelles transformations des éléments, et nous devenons une exception monstrueuse au sein de la survivance universelle. Il n'y a donc plus pour nous d'harmonie concevable ; nous restons étrangers dans la création qui nous enveloppe, et notre moi conscient avec ses affections profondes, ses conceptions lumineuses, ses aspirations sublimes, ne vaut pas l'atôme de poussière qui, à travers mille formes diverses, subsiste intégralement de toute éternité.

Sous l'empire de ces idées dégradantes que restera-t-il de la dignité humaine et quel prétexte invoquerons-nous pour persuader à nos enfants de la respecter en eux-mêmes et en autrui ? Ce court passage ici-bas, sans antécédents comme sans continuation ultérieure, suffirait-il à sanctionner cette fraternité dont on mène si grand train dans le camp matérialiste ? Quand, du moins, l'opposition des intérêts ne motiverait pas entre les hommes une guerre permanente et sans merci ! Mais, qui donc, ne disposant que d'une seule existence si brève qu'on n'a même pas le temps de la sentir s'écouler, qui, dis-je, la sacrifiera au bien de tous ? Quelques âmes d'élite, nous l'avons vu, éparses parmi toutes les croyances, mais en si petit nombre que leur magnifique dévouement se perdra dans la tourmente de l'égoïsme général comme la voix du pilote dans le fracas de la tempête. Or, ce qu'il faut, aujourd'hui, c'est une morale praticable et surtout *pratiquée* par tous.

Mais elle ne le sera qu'à la rigoureuse condition d'offrir le reflet de vérités irrécusables et dont, par ce fait, nul ne puisse contester l'autorité. Le dogme s'écroule, faute de cet indispensable appui. L'homme refuse aujourd'hui de renier sa raison. Le seul point de contact qu'aient entre eux le matérialisme et les religions révélées, gît précisément dans leur discrédit commun auprès des penseurs sérieux. La logique reste inflexible

devant les articles de foi contradictoires du dogme comme devant les outre-cuidantes négations du matérialisme. Le premier, affirmant *sans* preuves, le second niant *malgré* les preuves. Eh ! bien, le livre de la grande Nature est là, sous nos yeux ; les génies dont l'humanité s'honore y ont déchiffré l'histoire de nos origines et de nos destinées ; à mesure que le temps s'écoule, les nouvelles découvertes éclairent et tournent plus rapidement les pages révélatrices.

Malgré toutes les infailibilités systématiques, en dépit de tous les scepticismes de parti-pris, le mouvement universel et progressiste est. Il s'impose par des faits. Il existe en vertu d'une cause nécessaire : la vie, et d'un but déterminé : L'ACCOMPLISSEMENT DE LA PERFECTION ; de cette perfection dont l'idéal est dans l'humanité la sanction intuitive par excellence. En l'état actuel des connaissances humaines, il n'est plus permis d'ignorer l'immense enchaînement d'êtres et de principes dont se constitue la solidarité qui, s'étendant de synthèse en synthèse, des éléments inconscients à la suprême Intelligence, en fait surgir la notion du devoir. A cette étude lumineuse et féconde, viennent se joindre, pour la compléter, des investigations plus intimes sur notre survivance individuelle après l'évolution transformatrice nommée la *mort* ; phénomènes qui, aujourd'hui, s'imposent aux chercheurs et demain, s'imposeront à la conscience publique, comme la démonstration victorieuse de l'immortalité de l'âme.

Les lois universelles, seule autorité légitime devant laquelle, dans ces recherches, la raison doit s'incliner, démontrent :

- 1° Dieu synthèse absolue et nécessaire de tout ce qui est.
- 2° La solidarité qui, de la création entière fait un tout intimement lié dans chacune de ses parties.
- 3° L'immortalité de l'âme, par conséquent sa responsabilité *relative* à travers ses transformations ascendantes.

Mesdames, et messieurs, vous le sentez comme moi, la vraie morale s'édifie d'elle-même sur ces bases.

En effet, Dieu, synthèse harmonique et suprême des éléments universels, sollicite toutes choses, par le mouvement progressiste, à dépouiller leur infériorité première pour les initier graduellement à des modes d'existence supérieurs. Le progrès moral intellectuel et physique, institué providentiellement au bénéfice de tous, constitue le véritable salut, auquel chacun de nous, parti des mêmes stations que les autres, arrivera plus ou moins promptement, plus ou moins laborieusement, selon la somme d'énergie individuelle qu'il déploiera en vue de sa propre élaboration, et, disons-le, en vue aussi du progrès de ses frères ; car si l'égoïsme dessèche les âmes et racornit la Société, le dévouement, au contraire, généralement pratiqué ennoblirait l'être et grandirait l'humanité. D'où viennent, au fond, les multiples souffrances d'ici-bas ?

Avant tout, de ce que nous ne sommes pas tous bons. Si chacun remplis-

sait réellement son devoir; le nombre des malheureux serait infiniment moindre, qu'il s'agisse de peines morales ou de désastres matériels.

(A suivre.)

BOUT DE L'AN DE JOSÉPHINE CARRIER

M. et Mme Carrier, ont convié tous les membres des groupes parisiens à assister au bout de l'an de leur fille bien-aimée, médium qui resta fidèle à ses croyances spirites, pour laquelle nous avons tous une vive sympathie.

Malgré l'éloignement de Paris du cimetière d'Ivry, et la grande difficulté d'y arriver le dimanche, vu l'encombrement des voitures et des tramways, deux cents à deux cent cinquante spirites étaient réunis autour de la tombe, sur laquelle nous avons lu cette inscription : *Naître, mourir, renaître encore et progresser sans cesse, telle est la loi*, — 13 avril 1861; — 21 juin 1881. — Devant l'assistance spirite et pareil nombre de curieux (car les cimetières parisiens reçoivent le dimanche des visites continuelles), les discours et les poésies qui suivent ont été prononcés ou lus :

Au nom du Groupe du 176, fg St-Denis. Chères sœurs et F.E.C.

Avec joie, nous répondons à l'appel de vos chers parents, esprit de Joséphine Carrier auquel nous donnons un gage de reconnaissance.

Cet appel nous offre l'occasion d'affirmer, devant cette tombe, notre croyance nouvelle.

Comme tant d'autres, nous sortons de la grande armée des incrédules qui, nous entendant affirmer qu'il est possible de communiquer avec nos chers disparus de cette terre, avec les âmes qui ont laissé leur dépouille corporelle, cherchent à nous ridiculiser.

Puisque dans ces critiques, il est question de nos doctrines, nous ne pouvons être attristés; à ceux qui ne veulent ni voir ni entendre, elles prouvent qu'elles existent.

Laissant à de plus avancés dans la science le soin de la développer, je viens ici, au nom du groupe dont je fais partie, prononcer les paroles suivantes :

Notre position sociale, celle de travailleurs et fils de travailleurs, indique que nous n'avons pu parer les coups de l'ignorance, arme perfide et meurtrière dont se servent avec habileté les rois de l'hypocrisie ; ils rivent à la chaîne nos intelligences, modèlent les hommes sur les exigences d'une domination sans pitié, pour nous faire accepter cette sentence escobarde : « Faites ce que nous vous disons, n'imitiez point ce que nous faisons. »

Cette audace nous révolte enfin, et chacun de nous désire savoir autant que les maîtres.

Pareils à des débiteurs auxquels on ne fait point de pitié, nous avons consulté de nouveaux hommes d'affaires, les amis d'outre-tombe, exigeant d'eux une réponse sans réplique à cette question :

Est-il vrai, oui ou non, comme on nous l'assure, que nous puissions communiquer avec les esprits ?

Nous savions par expérience que la théologie des sectaires fut toujours pour nous un piège perpétuel et qu'il ne faut jamais compter sur ses ennemis ; ce qu'ils appellent les diables, et quels bons diables, nous tentèrent en nous adressant au spiritisme qui répondit à tout ce qui nous semblait obscur et louche ; ils nous dévoilèrent tous les mystères, nous prouvèrent que la vérité divine illumine le monde par la charité, la solidarité, la responsabilité.

Bien plus, nous avons, sans peine, obtenu les preuves qui détruisent le réseau d'erreurs et d'utopies dont les prêtres se servent depuis tant de siècles pour enserrer l'humanité.

Nous sommes arrivés à ces conclusions : fuir les loups, couverts de peaux de brebis, qui cherchent à nous attirer pour mieux nous dévorer.

Répudier les doctrines obscures qui, s'opposant à la marche du progrès, veulent mettre leur éteignoir sur toutes lumières dont elles craignent le rayonnement.

Rejeter avec horreur et une détermination bien nette, la théologie qui s'accommode des erreurs et des préjugés surannés que la raison ne peut admettre.

Embrasser avec un élan généreux, la philosophie qui, reposant sur la charité pure et sincère, ferme ses portes à l'hypocrisie et au mensonge.

Ces conclusions sont basées sur l'étude des faits spirites, sur l'interprétation si sensée d'Allan Kardec qui a su les mettre

la portée de nos intelligences ; elles nous ont engagé à entrer en communion de pensée, avec vous tous F. E. C.

Nous remercions Dieu d'être arrivés au port avant d'avoir vu le vieil édifice s'écrouler, et sur les ruines duquel nous édifierons le temple et le règne de la vérité,

BOYER.

Souvenir du Médium Franck à l'esprit Mlle Carrier Joséphine.

La mort est un réveil pour des gloires nouvelles ;
La tombe est le berceau des grandeurs éternelles ;
Mourir ! c'est s'envoler aux campagnes du ciel
Libre, rempli d'amour, inondé de lumière
Pour se grandir toujours dans l'essence première,
Étincelle harmonique allant vers l'éternel.

Je viens chanter la mort, car c'est chanter la vie ;
Pour aimer, progresser, la soif inassouvie
Ne fait compter les ans, les incarnations.
L'âme et l'esprit vivant, leur marche triomphante
Se confond au progrès que l'harmonie enfante,
Les corps ne servent qu'à leurs évolutions.

Dans cet éclair de temps que suit sa destinée,
L'homme apporte ici-bas une espérance innée.
Lorsque tout aime et vit, lorsque tout chante et croit,
Pour l'éternel amour de la cause première,
Il doit porter le pur encens de sa prière
A l'immortalité qu'il ressent et qu'il voit.

Suivant l'éternité qui plane sur les âges,
Il sent la main d'un Dieu dans les puissants ouvrages
Que la Toute-Puissance a créés par amour ;
Ses regards dans les cieux voient le progrès des mondes,
Il comptera bientôt les siècles, les secondes,
Qu'ils ont vécus, avant de renaître à leur tour.

L'homme dans lui, dans tout, voit l'esprit de sagesse
Se transformant toujours pour suivre sa jeunesse,
L'esprit étant plus jeune en augmentant d'aimer.
Et, l'Être universel se révélant dans l'homme,
L'homme reste immortel comme celui qu'il nomme
Dieu, puisqu'il contribue et sert à le former.

Il pourra lire encore au fronton de l'histoire
Son progrès consacré par sa propre mémoire,
L'homme esprit part, revient, change l'humanité.
Un passé de chaos, de haines trop profondes,
Et des torrents de sang se noyant dans les ondes
Font mourir et renaître un cri de liberté.

Salut à ces beaux jours, à cette ère nouvelle ;
La liberté mourut pour renaître plus belle.
Libres dans notre foi, libres dans notre essor :
Nous, les libres croyants, combattant l'ignorance
Des dogmes affranchis et vivant d'espérance.
Notre devise est dans : mourir c'est naître encor.

Oui, sans voir les hûchers ou les haches sanglantes,
Nous pouvons rebâtir sur les ruines croulantes,
Des cendres du passé, des secrets révérés,
Par ceux qui sont toujours, quoique morts de la terre,
Furent révélés pour que l'homme croie, espère,
En évoquant partout ses mânes vénérés.

La vérité revient établir son domaine.
Des préjugés, nos voix feront tomber la chaîne ;
Quand l'âme est libre, l'homme est son prêtre, son roi
Alors, il est à Dieu, puisqu'il est à lui-même ;
Il progresse dans lui, son bonheur est extrême,
Dieu se révèle à lui pour augmenter sa foi.

Vous, les guides bénis, vous, les anges fidèles,
Pilotes dévoués à nos barques si frêles,
Dirigez les humains au port de vérité.
Pour la cause de Dieu nous sommes les apôtres
Seuls vrais et seuls vaillants. Vos lauriers et les nôtres
Se mêleront un jour pour toute éternité.

Et toi que nous aimons, toi, dont l'âme est si belle,
Jeune tu méritas de partir immortelle ;
Sur ton tombeau, reçois du poète ces fleurs,
Nos fronts sont rayonnants, nous te chantons sans larmes,
Nous serons, comme toi, sans crainte, sans alarmes,
Et fiers dans notre foi pour braver tous malheurs.

Improvisation de M^{lle} Augusta de Lassus

Chers Frères et Sœurs en croyances. Je viens ici à l'exemple de Jésus parler d'amour et de pardon.

Ici, il n'y a pas d'ennemis, il n'y a que des frères rassemblés et unis par la solidarité et la charité.

Les haines sont éteintes, les hommes sont égaux, plus de castes. Il n'y a plus ni riches, ni pauvres, ni savants ni ignorants.

Les grands, c'est-à-dire les forts ou les avancés, doivent aider les petits à monter l'échelle progressive.

Le riche doit donner au pauvre pour lui faire supporter la souff-

france, l'homme viril doit communiquer sa force au faible, qui trop avancé, ne sait pas accepter courageusement la grande bataille de la vie.

Vous le savez tous; il se rencontre des heures de défaillance pour tous les hommes; connaissant son but, sa marche vers l'immortalité, le vrai spirite doit savoir les traverser d'un pas ferme.

Donc le spiritisme crée la fraternité, puisqu'il accepte toutes les nationalités et salue le Chinois de l'extrême Orient comme le sauvage. Tous les deux sont ses frères et membres de la grande famille humaine.

Le suicide ne pourra jamais exister parmi nous, si nous savons relever l'âme désespérée et pardonner à nos frères égarés.

Mais il faut avoir le courage de ses opinions, savoir braver le rire des sots et la raillerie d'une armée de journalistes incrédules, qui ignorent souvent, pour la plupart, les lois de la nature.

Les spirites ne doivent pas plus craindre les discussions des matérialistes, que les balles d'un champ de bataille; l'arène est toujours ouverte.

Le vrai courage consiste à laisser rire, et à continuer sa voie en regardant le ciel.

Alors formant une société unie par la concorde et l'amour, nous deviendrons un peuple fort, nous préparerons l'avenir, en assurant le bonheur aux jeunes générations qui nous écoutent; nous serons les instituteurs des foules, les soutiens des petits, comme les grands esprits le sont pour nous; et par là nous imiterons le divin maître, ou plutôt, l'homme martyr, qui abandonna un jour les splendeurs des régions éthérées, pour nous apporter la morale la plus pure, la plus consolante qui ait été donnée à l'humanité!

Telles sont, mes frères, les quelques réflexions que je soumets à votre méditation, afin de bien remplir la mission qui nous a été confiée.

AUGUSTA DE LASSUS.

M. P. G. L. a parlé longuement et familièrement de la morte dont l'esprit avait maintes fois prouvé sa présence à ses parents bien-aimés, de l'avenir du spiritisme, et surtout, de la nécessité bien évidente pour les adeptes de notre philosophie, de s'instruire, de s'exercer à l'habitude de prendre la parole, et des moyens pour arriver à ce résultat.

M. Carrier père, a lu des communications médianimiques

données par l'esprit de sa fille, puis, il a, avec chaleur, remercié les personnes qui avaient pris la parole, et les F. E. C. qui, par dévouement à la cause et pour accomplir l'œuvre du bon souvenir, étaient venus jusqu'au cimetière d'Ivry.

M. P. G. L. que l'on avait traité de notre *président*, et presque de notre *maître*, a protesté énergiquement, prétendant que, parmi les spirites, il ne devait y avoir ni *présidents* ni *maîtres*, mais des hommes de bonne volonté, studieux, dévoués à la cause qui par elle-même était si belle, si juste, si consolante. « Je suis chef de groupe lorsque je le préside, a-t-il dit, au même titre que celui qui réunit chez lui quelques adeptes pour étudier les points de la doctrine à l'ordre du jour, et au même titre que le médium qui offre sa faculté ; je sais que l'on veut m'affubler d'un titre que je ne mérite pas et que je n'ai jamais réclamé, et vous prie de considérer comme paroles vaines, toute affirmation faite en ce sens, et dans un but que je n'ai pas à apprécier ici.

« En ce temps, et lorsque tout nous pousse au libre examen, à la liberté de pensées, au libre arbitre, à l'instruction et à l'éducation intégrales, avec moi, et avant moi, vous avez dû penser qu'il serait souverainement inintelligent et absurde, de prendre des titres qui n'ont pas leur raison d'être ; j'ai assez de bon sens pour rester à ma place, à l'administration d'une société, et n'ambitionne que ce droit : La paix dans un travail qui ne peut tarir, et pour cause, et, pour ces raisons, je prie nos amis de ne jamais « *s'assujettir* d'être les *hommes-liges* de qui que ce soit. »

Ces paroles furent couvertes d'applaudissements.

Cette petite fête de famille, a impressionné surtout les auditeurs non spirites, puisque, bon nombre parmi eux, se sont adressés à M. Carrier pour apprendre ce que c'est que le spiritisme.

Il est désirable que ces réunions se renouvellent plusieurs fois dans l'année.

Communication obtenue le 25 juin, au groupe Daguet,
176, Faubourg Saint-Denis.

Je suis heureuse de venir parmi vous pour vous remercier. Continuez et soyez de dignes et de dévoués propagateurs du spiritisme.

Travaillez avec zèle, si vous voulez être les ouvriers du Seigneur.

Pénétrez-vous de cette foi ardente qui donne l'élan, la vigueur, l'énergie pour braver les railleries des incrédules.

On rira, on se moquera, on vous insultera, mais, vous, spirites, à cette coupe empoisonnée, ne trempez pas vos lèvres.

Prenez patience.

Le stigmate de la honte sera le châtiment des plus rebelles.

Ils seront eux-mêmes entraînés par le torrent, par les masses qui accueilleront avec bienveillance la nouvelle doctrine de paix et d'amour.

Cette doctrine sème partout des germes de fraternité et de charité.

JOSÉPHINE CARRIER.

LE MÉDIUM DE STE-MARIE-DE-CAMPAN

Le n° de la *Revue Spirite* du mois de novembre 1881, rend compte d'un phénomène pathologique et des merveilles produites par une jeune fille, à Ste-Marie-de-Campan, arrondissement de Bagnères-de-Bigorre (Hautes-Pyrénées).

Toute la presse française avait parlé de ce fait.

Madame Lassalle qui est nommée dans cet article de la *Revue*, habite Bagnères-de-Bigorre et m'a écrit les 3 lettres que je vais transcrire, au sujet du médium qui fait l'objet de l'article précité.

(27 février 1882.)

Monsieur AVIRAGNET. Le 21 janvier, la jeune fille de Ste-Marie-de-Campan, Marie-Alexandrine Torné dont nous avons parlé, qui a fait courir tout le département, est venue me voir, et je l'ai avec moi ; une volonté toute puissante l'a *fait venir* car je ne l'ai pas appelée. Ne sachant pas le temps qu'elle devait rester, je voulais vous écrire ce qui se produirait, car, depuis qu'elle est avec moi, ses facultés médiumniques lui reviennent.

« Il y a quelques jours, je devais vous écrire, pour vous renseigner sur un fait qui s'était produit au sujet d'une lettre du mari de Pierrette qui reste dans ma maison ; cette lettre fermée, mise entre les mains de la jeune fille, elle me dit : On vous parle de M. Aviragnet ; » se mit à tousser avec de grands

« efforts, et trouvait que Dominique avait un mauvais rhume ;
 « c'était vrai — elle lit dans un livre sans le regarder ; elle joue aux
 « dominos les yeux fermés. A peine avais-je eu l'idée de lui attacher
 « les mains derrière le dos, qu'elle se trouvait liée et déliée immé-
 « diatement par des mains invisibles. Je désirais avoir des ap-
 « ports, et hier soir, j'ai eu une fleur comme il n'en existe pas dans
 « nos jardins ; ils m'ont fabriqué une fleur d'une belle couleur
 « rouge ; je devais vous envoyer ma lettre hier, ils m'ont dit (les
 « Esprits) d'attendre aujourd'hui pour vous annoncer l'apport sui-
 « vant : après le repas, la jeune fille s'est levée, s'est approchée du
 « lit, et une fleur qui fut placée dans sa main disparut aussitôt.

« Par l'intermédiaire de la jeune fille, les esprits m'ont débar-
 « rassée, par l'oreille gauche, la bouche et le nez, de parasites en-
 « nuyeux, causes de ma maladie, c'est un phénomène extraordinaire
 « et merveilleux. La voix qui parle à la jeune fille, lui a dit que
 « c'était une grâce du ciel pour tout ce que j'ai souffert.

10 avril 1882.

« Après les faits que je vous ai détaillés, la jeune fille partit et
 « rentra chez elle ; au bout de 6 jours, *ayant reçu l'ordre* de reve-
 « nir près de moi pour une opération pressée, elle partit avant le
 « jour, toute inquiète, craignant d'être en retard pour l'opération
 « qui consistait à me sortir d'autres parasites qui se trou-
 « vaient à l'orifice de l'oreille. Le dimanche matin elle vint près de
 « mon lit, et aussitôt, un gonflement fluide se produisit, une main
 « se forma ; elle me faisait des passes sur le cœur, me mettait un
 « *fluide si doux* dans l'oreille et sur les yeux, me caressait ; la
 « jeune fille était troublée et je la rassurais, car nous avions la joie
 « dans l'âme. Le jeudi le médium se sentit pressé par des mains
 « invisibles, par intervalles, et le lendemain, elle se sentit piquée à
 « la jambe droite comme avec un canif ; elle versait des larmes,
 « et reprit courage en disant, qu'elle souffrait pour *sauver* une âme
 « malheureuse. Ces piqûres ont duré jusqu'au vendredi, 10 h. du soir.
 « Le lendemain, samedi, on lui a tiré les cheveux avec force, toute
 « la soirée (1).

(1) Nous savons le pourquoi de ces phénomènes divers. La meilleure ex-
 plication est vraisemblablement celle-ci : comme dans les cas d'incarnations
 par nos médiums, l'esprit qui est poussé à s'emparer des organes vivants, leur
 communique ses propres souffrances, et par contre les fluides du médium

« Le lendemain, autre chagrin pour moi. Il fut défendu au médium de manger. Elle dut jeûner 3 jours et 2 nuits; elle priait; il me fut dit d'être sans inquiétude, que l'enfant ne courait aucun danger, que le pain des anges valait celui de froment; je voulais partager les souffrances de l'enfant, mais les amis donnaient de grands coups sur la table, et répondirent *non*.

« Le mardi soir à 7 heures, l'enfant put prendre son repas; quant à moi, couchée, alitée, de ma voix à peine distincte, je m'écriai : merci, Seigneur, l'enfant va manger, merci pour elle; je sentis un coup assez fort, sur le front, et un corps dur avait rebondi à terre; pendant que l'enfant le cherchait une pluie de dragées tombait sur mon lit, on me les mettait dans les mains; l'enfant eut aussi sa récompense; j'en demandais pour notre malade, et voulut savoir si les mêmes effets ne pouvaient pas se produire dans la chambre de M. B. où nous montâmes; les invisibles firent leur œuvre, une pluie de dragées tomba de toutes parts et l'étonnement de M. B. fut si grand, qu'il remercia Dieu, reconnaissant sa puissance.

Le médium se coucha très fatigué; des formes vaporeuses se formèrent de toute la hauteur des draps et des couvertures; le lit de l'enfant se trouvant à côté du mien, je voyais tout et me mis à côté de son lit; ces formes s'approchèrent de moi, me firent des caresses au visage, me dégagèrent la poitrine, me serrèrent les mains; l'enfant était plongée dans un profond sommeil; je leur demandai s'ils pouvaient me dire leur nom; j'entendis seulement un soufle et tout fut fini pour cette heureuse soirée.

« Le lendemain, autres apports et l'enfant déclara qu'on lui disait : faites descendre le malade. Nous nous rendîmes auprès de lui, et il fut plus obéissant que je ne l'aurais pu croire; il nous suivit. Assis dans un fauteuil, une pluie de perles tomba autour de lui; nous étions occupées à ramasser les perles lorsqu'on lui mit dans les mains des petites fleurs blanches. Ensuite des courants fluidiques lui couvrirent la tête, le maniaient doucement, le dégageaient avec force, c'était émouvant à voir.

« Depuis nous avons eu tous les jours des dragées; ils nous en donnent comme médicaments; d'autres, d'un goût exquis, nous furent apportées lorsque nous étions occupées. Samedi soir, nous agissent sur le périsprit du malheureux désincarné, et peu à peu, parviennent à le guérir. Dans d'autres cas la parole du médium sert à guérir des souffrances morales.

« faisons notre prière, j'avais travaillé au-delà de mes forces, et
« souffrais encore beaucoup de la poitrine ; ils placèrent une dragée
« en gomme sur ma tête, avec quatre autres, couleur rouge qui te-
« naient à la gomme, et formaient une petite couronne, et tout
« cela pour me guérir, car je vais beaucoup mieux.

26 avril 1882.

« Le médium vous réclame, Monsieur Aviragnet, et vous prie
« de venir ; ne restez pas dans la souffrance, vous trouverez ici
« votre guérison, il s'est produit en moi une amélioration que je
« n'osais pas espérer, j'ai repris mes travaux comme par le passé ;
« *tout cela est du domaine des effets produits par L'ENFANT.*
« Faites un effort puisqu'on le désire et qu'il le faut. Il se passe
« ici des choses si surprenantes, si extraordinaires (suit la relation
de phénomènes, semblables à ceux que cette dame a décrits.).

« Dimanche 23, pendant mon absence, les esprits ont choisi
« deux serviettes et mis le couvert sur une petite table ronde qu'ils
« ont couverte d'une serviette ; ils ont coupé une orange en quatre,
« placé des dragées à côté, allumé un ciergè et tout cela dans ma
« chambre bien fermée ; ils ont pris le potage sur le fourneau, l'ont
« porté sur la table. Pour être libres, ils m'ont fait sortir. La chère
« petite presque morte de frayeur, est malade depuis ; elle croyait
« avoir affaire à des voleurs car elle entendait parler dans la
« chambre, et n'a pas osé bouger ; la dernière parole qu'elle a
entendue est celle-ci : assez.

« J'ai du chagrin et recommande l'enfant à vos prières, afin
« qu'elle recouvre sa santé.

VVE LASSALLE.

31 mai 1882.

Autant pour me rendre au désir de Mme Lassalle que poussé
par un désir ardent d'assister à des manifestations dont je n'avais
jamais été le témoin, je me suis rendu le 15 mai courant à Bagnè-
res-de-Bigorre. Arrivé à peine, chez Mme Lassalle, et la jeune fille
présente, j'ai été salué par un bonbon qui m'est tombé sur la joue ;
à peine étions-nous assis à table, que nous recevions sur cette ta-
ble et autour de nous, une pluie de perles ; puis des dragées et au-
tres objets, etc.

Jugez, combien j'étais heureux d'être le témoin d'apports qui re-
nouvelés en plein jour, me paraissent authentiques.

Après notre souper, nous eûmes des communications, des dragées, encore des perles ; cela n'en finissait pas ; c'était émouvant.

J'ai habité cette maison jusqu'au jeudi soir, 18, et à chaque sortie, ou rentrée chez Mme Lassalle, c'étaient des surprises de bonbons toujours variés ; aux repas mêmes surprises.

Le 18, à 11 h. du matin au moment de prendre notre repas ; car j'allais partir, je trouvai à côté de mon couvert, un panier miniature en sucrerie, une poire minuscule et un sabot surmonté d'une voile c'était ma barque et mes provisions pour le voyage.

J'étais ému, comme vous le pouvez penser ; j'ai reçu aussi, des *balances* en sucre, admirablement conditionnées, la jeune fille aussi. A nous de comprendre ce que cela signifie.

En me levant de table, je trouvai près de moi une *pensée* en sucre, et la jeune fille me dit : « C'est votre nièce qui vous l'envoie ; elle est morte très jeune, et s'appelait *Marie Euphrasie* » je ne pus retenir mes larmes, tant j'étais ému ; j'avais eu une nièce qui portait ce nom, morte à l'âge de 13 ans, que personne ne connaît à Bagnères et qui s'est plusieurs fois manifestée à moi par de bons conseils. C'est mon Esprit guide.

Telle, est Monsieur Leymarie, la narration de faits que vous devez considérer comme vrais, que j'ai sérieusement et patiemment constatés, et que vous pouvez publier sans crainte.

FRANÇOIS AVIRAGNET, agent-voyer à St-Gaudens.

LE SPIRITISME EN BELGIQUE

J'ai conduit Lacroix dans différents centres spirites, et ne m'en repens pas, la bonne foi nous fait un devoir de proclamer sa supériorité, sinon son infailibilité, comme médium *indicateur* et organisateur de cercles à manifestations ; nous n'essayons pas de discuter ses principes, nous lui empruntons largement ce qui nous semble utile et raisonnable. Il est possible que les Français l'eussent mieux apprécié s'ils eussent suivi notre méthode.

Nous nous sommes rendus, d'abord à Gohyssart, où deux cents spirites convoqués en hâte s'étaient réunis. Certains groupes de Monceau-sur-Sambre où l'on avait exactement observé les recommandations de Lacroix (lors de sa première visite au mois d'août 1881), avaient réussi ; le groupe *Joachim Pette*, notamment,

avait obtenu dans l'obscurité une étoile lumineuse d'un mètre de diamètre, le phénomène s'était reproduit en *pleine lumière*, le 1^{er} novembre en présence d'incrédules assemblés pour la circonstance. Un esprit, que Lacroix qualifie de clérical, dissuada nos trop confiants amis de se prêter de nouveau à ces expériences en les déclarant inutiles. — Si l'épithète de Lacroix est juste, comment devons-nous qualifier nos *spirites philosophes* qui attaquent ou dédaignent les manifestations ? Ils oublient donc que la science nouvelle est avant tout *positive* et que sans manifestations il n'y a logiquement pas de *spiritisme* ? Nous ririons de bien bon cœur, assurément, si l'on nous parlait d'un professeur de chimie qui condamnerait l'usage du laboratoire, — mais passons. — Le groupe *Pette* recommencera ses séances spéciales et, au premier succès, je m'y rendrai pour vous faire un compte-rendu.

Le *lundi de Pâques*, nous avons visité le groupe l'*Espérance* de Poulseur (province de Liège) et la Société l'*Union spiritualiste* de Liège.

Poulseur, charmant petit village de 900 habitants, est situé sur les bords de l'Ourthe, au pied du légendaire château *Montfort*. Là, de nombreuses carrières de granit reçoivent dans leurs flancs immenses des centaines de rudes travailleurs. C'est l'industrie locale et la seule ressource sérieuse d'un pays où le sol trop aride ne produit qu'une végétation chétive et insuffisante.

Les membres de l'*Espérance*, au nombre de trente, sont presque tous des compagnons carriers. Leur président, M. Leruth, était autrefois *appareilleur* dans une exploitation de carrières. Cet emploi lui rapportait un salaire relativement élevé. Mais lorsque, oubliant le chemin de l'église, il afficha ouvertement sa croyance spirite, son patron (un libéral qui fait ses pâques !) n'eut pas honte de lui donner à *choisir entre sa croyance et son emploi*. Leruth n'hésita pas, il opta pour la liberté et, reprenant vaillamment le *rabot* qu'il avait quitté depuis son adolescence, il redevint menuisier. Grâce à Dieu, il n'a pas sujet de regretter sa position perdue, car la besogne ne lui manque pas. Il est d'ailleurs secondé par une compagne aussi courageuse qu'intelligente et dévouée.

Nous devons féliciter aussi l'un des principaux membres du cercle de Poulseur, échevin de la commune, homme éminemment recommandable sous tous les rapports. Sorti d'un ancien atelier, où ses pères et lui, ont gagné à la sueur de leur front le petit patrimoine qu'il dépense aujourd'hui pour le succès de notre cause, il a

fait le local de l'*Espérance* ! De gigantesques inscriptions, tirées des livres d'A.-K., forment un triangle aux proportions énormes sur le pignon de la salle des séances. Les touristes qui parcourent les vallées de l'Ourthe s'arrêtent ébahis devant cette maçonnique enseigne. Le plus souvent un spirite, occupé auprès de la salle, vient gracieusement expliquer au voyageur étonné ce que *cela signifie* et lui offrir des livres de la doctrine. Voilà un moyen de propagande courageux, original et pratique. Qu'on l'imité, qu'on s'affiche donc en sachant profiter des circonstances et des lieux.

A LIÈGE, l'*Union spiritualiste* était au grand complet. Inutile de vous dire comment nous avons été reçus ; vous connaissez mieux que nous le cœur des Liégeois.

Lacroix après avoir donné, à la satisfaction de tous, une explication pratique des différents genres de médiumnités connus dans son pays, parla de la situation du spiritisme en Amérique et des séances extraordinaires auxquelles il a assisté. Il rechercha ensuite parmi les membres présents ceux qui avaient quelque médiumnité spéciale à développer. Enfin, on fut si content de ses indications qu'on le supplia d'y retourner le dimanche suivant, c'est ce qu'il a fait. M. Henrion annoncera probablement le passage de l'américain dans son prochain *Phare*.

A MONT-SAINT-GUIBERT, Lacroix a organisé un nouveau cercle chez M. et Mme Verheyen. Nous sommes là 13 membres qui nous réunissons deux fois la semaine.

A BRUXELLES, *La Fédération belge* tiendra séance extraordinairement, ce soir, pour entendre Lacroix et lui dire *au revoir*. Il part demain pour la Suède d'où il nous reviendra au commencement d'août prochain.

Les assemblées générales de la fédération des groupes du pays de Charleroi m'ont révélé le peu de savoir de nos frères de cette région ; au lieu de dépenser tant d'efforts à enrégimenter des recrues nouvelles, on ferait chose autrement utile en instruisant d'abord les croyants. Les conférenciers en titre, et d'autres personnes capables de mettre les principes spirites à la portée des illettrés, feraient bien de visiter périodiquement les groupes des campagnes pour y faire une sorte d'*instruction* pratique, et expliquer, à ces mineurs, ce qui leur paraît obscur. Ils se sentiraient d'ailleurs plus forts, et en quelque sorte *relevés*, si de temps

à autre un spirite, instruit et expérimenté, se rendait au milieu d'eux. Pour ma part je ferai, dans cet ordre d'idées, tout ce que mes faibles moyens me permettent ; que les spirites capables se dévouent, il y a là une ample moisson à récolter.

UNE VICTIME DE LA VIVISECTION.

NOUVELLE.

Nous lisons dans le *Bulletin de la Société protectrice des animaux*, février 1882, sur l'intelligence des animaux.

Follette était une petite chienne noire à poils ras, de l'espèce des ratiers anglais. C'est la race la plus amusante et la plus remuante qui soit au monde. Vive comme la poudre, toujours en mouvement, curieuse, affairée, Follette qui n'était guère plus grosse qu'un lapin de garenne, eût rempli une maison à elle seule. Elle montait et descendait l'escalier vingt fois par heure, allant de la chambre au salon, du salon à la cuisine, flairant partout, sautant sur les genoux de toute personne qu'elle croyait disposée à la caresser quelques instants. Il fallait qu'elle vît tout ce qui se passait, qu'elle se rendit compte de chaque chose. Dès le matin, au retour du marché, elle savait, en trois aspirations de son petit museau, noir comme une truffe, ce qu'il y aurait le soir pour dîner.

On lui avait coupé les oreilles à peine pour sacrifier à la mode, et quand elle dressait les deux petits cornets à tabac placés aux extrémités de son front carré, cela lui faisait la plus drôle de figure qu'on puisse imaginer.

Follette avait coûté 500 francs, ni plus ni moins, à M. Gontier, banquier à Orléans, qui en avait fait cadeau à sa fille Alice. On eut bientôt noué connaissance. La mignonne petite bête s'attacha tout de suite à sa maîtresse ; on ne pouvait voir l'une sans l'autre. Le choix d'un collier fut toute une affaire, Mlle Alice se décida pour un collier composé d'une double chaîne d'acier réunie par une plaque sur laquelle elle fit graver son nom et son adresse ; un petit grelot d'argent, fixé à l'une des mailles, tintait joyeusement à chaque mouvement de Follette. Le soir, Mlle Alice lui ôtait son collier qui l'eût gênée pendant la nuit, et le lendemain Follette, appuyant ses deux pattes sur les genoux de sa maîtresse, tendait elle-même le cou pour reprendre les insignes qui lui allaient si bien.

Follette couchait dans la chambre de sa maîtresse, on lui avait fait un lit moelleux avec un morceau de tapis soigneusement plié au fond d'une corbeille d'osier.

L'hiver, dès que la petite chienne, après avoir tourné plusieurs fois sur elle-même, s'était couchée en rond, le museau appuyé sur son arrière-train, Mlle Alice la recouvrait d'un jupon devenu trop court, et qui remplissait le double emploi d'édredon et de rideau.

Le dimanche matin, il y avait un crève-cœur. Mlle Alice allait à la messe avec sa gouvernante, Mme Gontier étant morte depuis plusieurs années. Or, on n'ignore pas que le préjugé interdit l'entrée de l'église aux chiens de toute race et de toutes dimensions. Il n'est pas plus permis à un toutou d'Écosse ou de Havane de faire son salut qu'à un bouledogue ou à un terre-neuve.

Quand Follette voyait sa maîtresse s'éloigner, elle poussait des cris déchirants ; Alice la consolait de son mieux, l'embrassant et lui passant la main sur le dos, en disant : à tout à l'heure ! Mais la mignonne petite bête avait le cœur gros. Elle se réfugiait sous un fauteuil et faisait entendre de petits gémissements qui indiquaient sa douleur.

Mais aussi quelle joie quand sa maîtresse rentrait. Follette faisait des bonds prodigieux pour arriver jusqu'à sa figure : elle tournait et gambadait ; c'était presque du délire. Une mère qui revoit son fils qu'elle croyait mort n'a pas de transports plus touchants.

Cette demi-heure qu'avait duré la messe était un siècle pour Follette. Retrouver sa maîtresse après une si longue séparation, elle ne pouvait croire à tant de bonheur ! Elle jappait et elle riait à la fois.

L'hôtel qu'occupait M. Gontier était bâti entre cour et jardin. Dans la belle saison, Follette se plaisait à courir dans l'herbe ; elle poursuivait les papillons avec une ardeur qui eût excité la jalousie d'un lévrier d'Écosse. Si le vent chassait une feuille sur le sable de l'allée, Follette courait après la feuille et la rapportait gravement à Mlle Alice. La petite chienne avait une haute idée de ses devoirs ; elle ne laissait traîner dans la maison ni un bouchon ni une boule de papier.

Un jour, en entrant dans un magasin, Alice s'aperçut qu'elle avait perdu son porte-monnaie. Elle eut beau tourner et retourner ses poches, le porte-monnaie n'y était plus.

La marchande avisa que Follette tenait quelque chose à la

me rappelle souvent, au milieu de la splendide nature qui m'entoure, les prairies de notre terre, où j'ai tant marché, tant fatigué, en songeant tristement aux nécessités de la vie auxquelles j'avais à faire face. Que de pensées amères, découragées, n'ai-je pas envoyées au ciel ! — Que de fois j'ai réuni mes souvenirs et passé en revue ma triste existence, pensées inutiles ! pensées dangereuses ; car de là au murmure, à l'envie, il n'y a pas loin.

Toutefois, ce temps m'apparaît aujourd'hui comme un tableau où je me retrouve en compagnie constante de chagrins et d'inquiétudes.

Je me vois dans ce tableau, soit que je revienne de mes continues absences, soit que je reparte pour mes fréquents voyages. Cette agitation stérile, cette fièvre de fatigue et d'épuisement où j'usais mes facultés pensantes, je les vois toujours. — Pensez-vous que je les maudisse, mes amis ? — Pensez-vous même que je les regrette ? l'ouvrier maudit-il son gagne-pain, sa fortune, son indépendance ?

Au contraire, ne lui dit-il pas chaque jour :

« Cher, bien cher instrument de labeur ; cher, bien cher compagnon de mon existence, merci, et sois béni comme est béni celui
» qui t'a mis dans mes mains !

« C'est à toi que je dois mon élévation, ô douleur ! c'est à toi que
» je dois ma fortune spirituelle.

« C'est toi qui m'as construit, pendant mes haltes terrestres,
» cette demeure riante ; c'est toi qui m'as amené les esprits sympathiques et fidèles qui m'entourent ; et c'est à toi que je devrai
» encore les amis que j'attends, comme les plus aimés, les plus
» chers ! »

Donc merci à toi, vie triste, besoigneuse et fatiguée. Merci à toi, vie isolée, militante et constamment inquiète. Sans toi, je resterais encore tributaire des incarnations malheureuses ; la maladie, la pauvreté, la tentation me harceleraient encore sous toutes les formes ; l'espoir de la vie future vacillerait peut-être en mon âme tourmentée par les suggestions de la défiance.

O vous qui vivez au milieu des pénibles contradictions que présentent la foi et la vie terrestre, ne vous laissez point abattre ni ébranler par elles ; vos pieds sont meurtris, — vos yeux versent des larmes, — vos cœurs débordent de tristesse et d'amertume, — l'incertitude vous déchire, — le dégoût vous envahit, — béni soit Dieu ! vos futures existences seront précisément la conséquence de

celle où vous êtes : le bien appelle le mieux ! — C'est la loi inévitable dont rien ne peut entraver l'action.

AVANTAGES DES VIES OBSCURES POUR L'AVANCEMENT

Heureux celui qui comprend dès sa jeunesse la loi générale du devoir ! Son intelligence ne se détourne pas de la route simple, mais peu connue du désintéressement personnel.

J'en ai vu ainsi ; et j'ai compris que leur esprit et le mien n'étaient pas égaux devant la justice ! — A la vérité, j'ai pu accomplir quelques actes méritoires ; j'ai souffert dans ma vie humaine ; mais la disposition constante de mon âme ne la tournait pas vers le devoir avec la sérénité et l'entier acquiescement que j'ai reconnus en d'autres.

Cette disposition naturelle au bien était l'effet, la conséquence de leurs progrès antérieurs, de leurs acquis.

Croyez-moi, ami, l'usage constant de la réflexion, de la conscience, usage que permet et favorise la vie modeste et obscure, est l'élément le plus sûr du progrès moral ; et aussi le moyen de développer cette conscience, de la rendre droite et inflexible.

Une vie obscure est donc le vœu à faire, si l'on entend retirer de ses antécédents un fruit assez considérable pour sortir rapidement des positions médiocres de l'erraticité.

Je vous le fais pressentir ; ma vie prochaine sera une vie humble. Je veux y travailler de mes mains pour anoblir mon âme par la pensée constante et la méditation, choses impossibles à l'homme du monde dans le cercle des occupations et du mouvement où il se trouve jeté.

Le peu de bien que j'ai fait ; les êtres à qui j'ai été secourable, je les ai trouvés ici, réels ou fluidiques. C'est la richesse sur laquelle je vis, et qui me forme une médiocrité, une sorte d'aisance ; les trésors, la richesse, ici, ne consistent pas en autre chose.

Mais ce n'est pas tout encore de faire le bien, cher ami ; j'en vois ici, qui sur la terre sont réputés être les bienfaiteurs de tel ou tel endroit, ils n'en ont guère le bénéfice ; car leur position est petite, mesquine, pour ne pas dire malheureuse ; souvent ils souffrent ; ils sont relégués, isolés dans les pays lointains. — Tout cela vient de l'intention qu'on a eue dans l'accomplissement du bienfait.

Le désir d'être applaudi, admiré ; la satisfaction dans la renommée d'un orgueil qui semble légitime ; le profit qu'on espère, ou qu'on en retire ; les motifs cachés ; tout cela ternit l'œuvre, la détruit et quelquefois même la tourne en mal.

Et ces choses arrivent ainsi, comme je vous le disais, par manque de réflexion, par défaut de conscience, par vanité.

Où certes, il est bien difficile à l'esprit humain dans l'incarnation terrestre, même déjà avancée, de se rendre compte des motifs qui le font agir, lorsque déjà il se trouve dans un milieu troublé par les conventions sociales, et les idées mondaines si contradictoires.

La vie militante, la vie vraiment favorable au progrès, c'est la vie obscure, ouvrière, réfléchie ; c'est celle, où chaque jour apporte une tâche et permet la solitude, saine et bonne conseillère. C'est là, qu'avec un acquis antérieur, on peut sentir revivre en soi ses anciens travaux spirituels, et se rendre un compte exact de ses actes présents. On entrevoit alors dans le silence, la destinée des choses et des êtres ; la marche incessante et ascensionnelle de l'esprit ; et cette contemplation si obscure et imparfaite qu'elle soit, verse dans l'âme une sérénité, une confiance inaltérables, elle se voit affermie et en même temps attirée vers son centre, son attrait, son Dieu.

L'esprit, sous cette influence, s'étend, s'agrandit ; sa lumière s'épure et embrasse auprès et au loin les éléments épars mais visibles de la vie universelle, il n'en peut saisir que des fragments, et n'en éclaire que des aperçus incertains, vagues et bientôt fermés ; cependant, ces lueurs fugitives laissent dans la conception spirituelle des reflets grandioses, saisissants, qui nourrissent l'idéal, et préparent ou augmentent l'ardeur avec laquelle les êtres d'élite se précipitent dans le combat et la lutte des existences humaines, pour remporter la victoire.

Ils portent en eux, ces audacieux, ces vaillants, l'image, le talisman qui fait tout vaincre, tout souffrir, tout entreprendre ; je veux dire la certitude des vies célestes, et la vue confuse, mais certaine de la patrie spirituelle.

Segundo, médium à diagnostic.

M. Segundo envoie cette profession de foi à ses amis :

« Qui connaît une vérité et ne l'enseigne point, commet un crime de lèse-humanité. »

Conséquemment avec ce principe, je considère comme un devoir, de faire connaître mes facultés médianimiques naturelles. Ces facultés sont les suivantes :

Désigner aux Malades le siège de leurs maladies, sans les questionner et sans employer aucun des moyens d'exploration en usage : *Il suffit pour cela que je me trouve près du malade ;*

Démontrer avec précision, l'élément organique affecté.

A cet effet, on demandera à l'intelligence dont je suis assisté, si elle peut ou non, guérir la maladie. Je dois prévenir que, dans certains cas (très-rares), la communication peut faire défaut, sans que j'en connaisse moi-même la cause, attendu que, dans ce fait, *je ne suis qu'un simple intermédiaire.*

38, Faubourg Montmartre, Paris, **Segundo**, Médium Espagnol.

Communication le matin, de 8 à 11 heures, et à d'autres heures, en écrivant.

L'article nécrologie est remis au mois prochain ; nous aurons à parler de MM. Barroux, Geoffre père, Ventéjoul, de Mmes Gambu, Ludtmann.

Le Gérant : H JOLY.

Clermont (Oise.) — Imp. A. DAILL. — Maison spéciale pour journaux et Revues.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ SCIENTIFIQUE D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

DÉMONSTRATION POSITIVE DE L'EXISTENCE DE DIEU

Deuxième leçon.

LE RÔLE DE DIEU PAR RAPPORT A TOUT CE QUI EST.

Dans notre première leçon, nous avons déterminé le sens du mot *Dieu* en le nommant : l'*Unité universelle*.

Mais il y a longtemps que Dieu a été appelé de ce nom, sans qu'il soit sorti, pour cela, du domaine de l'abstraction ou de l'idée pure. Qu'est ce qui a jamais vu, touché, senti l'*Unité universelle* ?

Pour donner à l'idée de Dieu, et par conséquent au concept de l'*Unité universelle*, qui lui est identique, la positivité qui lui a manqué jusqu'ici, il fallait trouver à cette idée, à ce concept, un terme corrélatif appartenant au domaine des faits, de l'observation, de l'expérience.

L'analyse du mot *Univers* aurait suffi à nous mettre sur la voie, si nous n'avions su déjà que l'*Unité* se retrouve dans tout ce qui existe, qu'elle est partout unie à la pluralité et qu'il n'est pas un être vivant qui ne se révèle à nous sous ce double aspect. Nous reviendrons plus loin sur ce côté de la question en appuyant nos dires sur le témoignage des sciences physiques et naturelles. Pour le moment, il nous suffit de cette affirmation sommaire, qu'il y a de l'*Unité* aussi bien que de la variété dans le monde, et que l'*Univers*, pris pour l'ensemble des choses, est à la fois, comme son nom l'indique, un et divers, un et multiple, le *Un*, subjectif et invisible, étant ce qui dure, ce qui persiste au milieu des changements de la diversité phénoménale, qui seule apparaît aux regards, de sorte que s'il est vrai que nous ne puissions connaître « l'invisible que par le visible, (1) » c'est à ce qui apparaît objectivement qu'il

(1) On nous a fait dire dans le précédent n° p. 99, qu'il nous était donné « de connaître le visible par l'invisible. » C'est le contraire évidemment

appartient de nous dévoiler ce qui existe subjectivement au sein de l'Unité universelle. En d'autres termes, l'Univers matériel, l'Univers visible, perceptible à nos sens, étant la manifestation objective de *ce qui est*, c'est lui qu'il faut interroger pour connaître la pensée divine. Le psalmiste avait exprimé la même idée en termes moins précis, mais plus poétiques, lorsqu'il s'écriait en présence de l'harmonie des sphères célestes : « *Cœli enarrant gloriam Dei.* » Ce n'est pas tout.

Pour faire sortir la notion de Dieu du domaine de l'idéal et en faire l'objet d'une démonstration positive, il faut encore que nous puissions déterminer son rôle dans le monde physique, son fonctionnement dans l'univers matériel. Comme nous ne pouvons douter de l'existence de cet ensemble de choses qui affecte tous nos sens, si nous pouvons établir l'indispensabilité de la fonction divine par rapport à tout ce qui se manifeste à nos regards, nous aurons posé la réalité de Dieu à côté de la réalité de l'univers matériel et prouvé l'invisible par le visible.

Il doit être bien entendu que nous ne cherchons pas Dieu hors de l'univers. L'univers étant pris pour l'ensemble des choses, il y aurait contradiction à chercher quoi que ce soit hors de l'univers. En dehors de la notion d'univers, pris pour tout ce qui est, il ne peut y avoir pour notre esprit que la notion négative du néant, du non-être, de ce qui n'est pas, en un mot : RIEN.

D'une autre part, Dieu n'est pas à chercher dans telle ou telle partie de l'univers, car si Dieu est, il faut qu'il soit l'être par excellence, l'existence élevée à sa plus haute puissance et à sa plus haute perfection. En cherchant le Dieu de l'univers, nous ne cherchons pas le Dieu de quelques-uns, mais le Dieu de tous. Pour être le Dieu de tous, il faut que *ce que* nous désignons par ce mot soit une réalité vivante ayant des rapports avec tout ce qui est. Or, quel est l'être, dans le monde, qui puisse avoir des rapports avec tous les êtres et comment nous le représenter ? Cet être c'est l'existence même de l'univers conçu dans son unité. En un mot, c'est *l'Unité universelle*.

Mais l'unité universelle existe-t-elle réellement ? Qui l'a vue ? Qui peut la montrer à nos regards, la rendre accessible à nos

qu'il faut lire : c'est le *visible* qui nous révèle *l'invisible*, comme nous l'avons dit à la page suivante et comme nous le répétons ici de nouveau. Du reste le lecteur aura bien su faire de lui-même cette rectification.

sens ? Personne, sans doute, mais nous pouvons la concevoir, la voir par les yeux de l'esprit et, l'ayant comprise, la représenter par une figure, par un schème (1) qui la rende sensible à tous et accessible à toutes les intelligences.

Nous n'avons pour cela qu'à tracer un cercle (2) avec son centre, ses rayons et sa circonférence ; mais avant de figurer la conception de la vie complète, à la fois une et multiple, nous voulons montrer ce que serait la vie réduite à la pluralité phénoménale et quel serait l'état des êtres particuliers sans moyens de rapport avec l'unité universelle, en un mot *le monde sans Dieu*. Nous essayerons de faire comprendre cette situation imaginaire du monde au moyen d'un premier schème où sont représentés, par des points, un nombre quelconque d'êtres distincts, isolés les uns des autres.

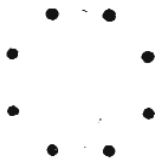


Figure 1.

Chacun de ces points étant pris pour une individualité parfaitement indépendante, une telle figure peut bien nous donner une certaine idée de la liberté ; mais en admettant que nous ayons ainsi représenté la liberté sous sa forme absolue, à quoi nous servira-t-elle ? Ne sera-t-elle pas inutile et inféconde tant que les individualités qui la possèdent seront dépourvues de moyens de rapports. Mais pouvons-nous mettre ces individualités en relation

(1) Du grec *σχήμα* plan, figure, forme figurée à l'entendement.

(2) En fait, il n'y a pas à chercher une autre représentation matérielle de l'unité universelle que l'univers lui-même pris dans son ensemble et manifestant les splendeurs incommensurables de la pensée divine, mais au milieu de toutes ces splendeurs, la forme sphérique, particulièrement, la sphère rayonnante, comme celle de notre soleil et de ces millions d'astres qui brillent à nos regards et roulent, comme lui, dans l'espace sans bornes, est la forme qui exprime le mieux le double aspect d'unité et de diversité, sous lequel toutes choses nous apparaissent. Seulement, comme il s'agit surtout ici de faire saillir à la vue de l'esprit le rôle de l'unité, la diversité phénoménale n'ayant pas besoin d'être prouvée, puisque la est objective et tombe sous les sens, nous avons pu nous borner à la figuration beaucoup plus simple du cercle.

les unes avec les autres sans porter atteinte à leur liberté, à leur autonomie, à leur indépendance ? Telle est la question.

Pour cela, suffira-t-il de prolonger une ligne allant de chaque point vers son voisin de droite et de gauche afin d'établir ainsi des rapports réciproques entre les voisins immédiats ? faisons-le donc pour tous les points situés sur le même plan circulaire.

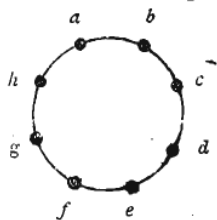


Figure 2.

Voilà bien tous nos points, qui nous représentent, ne l'oublions pas, des centres d'activité placés sur le même plan, c'est-à-dire des êtres vivants, et si l'on veut, de même espèce, les voilà tous, disons-nous, rattachés fraternellement les uns aux autres. Seulement, il est facile de voir que la mutualité de leurs rapports ne peut dépasser, pour chacun d'eux, ses deux voisins les plus proches. Le point *a* ne peut communiquer librement qu'avec *b* et avec *h*. Il est sans relations possibles avec tous les autres. Il ne pourrait atteindre *e*, par exemple, sans envahir successivement la sphère d'action de *b*, de *c*, de *d*, qui feront tout pour l'en empêcher. La situation est la même pour tous les autres. De sorte que comme chacun de ces centres d'activité ne peut se mouvoir que jusqu'à la limite de la sphère d'action de son voisin de droite et de son voisin de gauche, il se trouve condamné, s'il ne veut troubler l'ordre, à n'avoir d'autre mouvement propre que l'éternel balancement du pendule. C'est assez pour l'équilibre des graves, mais quel triste sort pour un être vivant !

Tel est le résultat d'un concept qui, ne tenant compte que de l'aspect multiple des choses, ne voit, dans le monde, que des phénomènes, dans la société, que des individus, et néglige, dans l'être, cette unité qui fait sa synthèse et sa vie, c'est-à-dire l'être lui-même.

Heureusement tout change de face lorsque, acceptant à la fois l'unité et la pluralité, on les pose comme les deux conditions nécessaires de tout ce qui est.

Revenant à la figure que nous avons choisie pour nous aider à expliquer notre pensée, nous présenterons notre schème dans son

état parfait. C'est un cercle complet avec indication du centre, des rayons et de la circonférence, où nous laissons exister les points qui figurent les êtres dans leur individualité et dans leur distinction.

Il suffit de jeter les yeux sur cette troisième figure pour recon-

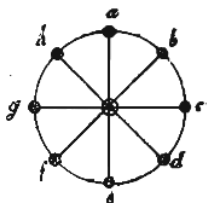


Figure 3.

naître que si tous les points de la circonférence sont pris pour des êtres doués d'une activité propre, ces êtres, quel que soit leur nombre, peuvent se correspondre sans abjurer leur liberté et sans avoir besoin d'envahir la sphère d'action de leurs proches. Il a suffi pour cela de les faire rayonner vers un centre commun. Grâce au centre du cercle et à ses rayons, un double courant peut s'établir allant du centre à la circonférence et de la circonférence au centre. Dès lors la communion se fait, les discords, ramenés à l'unité, s'effacent, toutes les relations s'harmonisent, et les rapports de chacun, en s'universalisant au sein de l'unité, profitent également à tous.

Telle est la fonction divine. Elle se confond, on le voit, avec le principe de solidarité dont on vient de rappeler la formule : « Tous pour chacun, chacun pour tous. »

C'est pourquoi lorsqu'on a compris le rôle de Dieu dans le monde, on a résolu aussi le problème social. On sait alors que pour réaliser sur la terre ce que l'Evangile nomme le « royaume de Dieu » et que nous nous contenterons d'appeler l'harmonie sociale, il faut concevoir la société de telle sorte que tous les principes sociaux y soient universalisés et en relient également tous les membres. Ainsi étant donnée la devise *liberté, égalité, fraternité*, comme offrant les éléments d'une bonne organisation politique, ces trois termes resteront stériles s'ils ne sont fécondés par la *solidarité* qui complète le divin tétragramme, et, en faisant communier entre eux les trois autres termes, permet à chacun de voir ses forces multipliées par la force de tous. Là où la solidarité co-existe

avec les autres principes, on a la liberté pour tous, l'égalité de tous, la fraternité envers tous et chaque progrès accompli profite à la communauté tout entière. Enfin, les libertés égales et fraternelles, lorsqu'elles sont solidarisées, réalisent le règne de la justice, qui est aussi l'un des noms de Dieu. Sans elle, point de société véritable.

Si nous sommes parvenu à nous faire comprendre, on doit savoir maintenant ce que nous entendons par le mot Dieu, et il nous sera permis de demander si l'on peut encore être athée, alors qu'il suffit, pour ne l'être point, de reconnaître qu'il y a de l'ordre dans le monde, que l'unité co-existe partout avec la diversité, qu'il y a unité universelle en même temps que phénoménalité universelle, en d'autres termes, que l'Univers n'est pas seulement divers et changeant et multiple, mais qu'il est aussi Un et Solidaire dans toutes ses parties. Eh bien, constater l'unité de l'univers ou la solidarité universelle, c'est confesser Dieu.

Hâtons-nous cependant d'ajouter que si notre schème du cercle avec son centre, ses rayons et sa circonférence, peut servir à faire comprendre la notion de Dieu, il ne le fait pas connaître dans son essence et dans ses attributs.

Mais y a-t-il en Dieu d'autres attributs que ceux que les phénomènes de l'Univers nous manifestent et une autre essence que les lois qui régissent ces phénomènes ? En tous cas, ce qu'il nous importe de connaître de Dieu, ce sont ses rapports effectifs avec nous-mêmes, avec les autres êtres, avec les mondes, en un mot avec tous les objets qui peuvent se trouver à la portée de nos sens et de notre entendement. Or, c'est là l'œuvre de la science, de toutes les sciences, celles qui embrassent l'homme physique, intellectuel et moral dans son devenir à travers le temps comme celles qui s'appliquent aux êtres et aux choses de la nature terrestre et à l'ensemble du Cosmos. Plus l'esprit humain avancera dans la connaissance de l'univers, mieux il comprendra les lois de la vie et de la conscience, plus et mieux il connaîtra et comprendra Dieu. Ce qui revient à dire que du moment où nous identifions les lois de Dieu avec celles de la nature et de la conscience, la vieille théologie sur-naturaliste n'a plus de raison d'être et toute science, ayant l'homme et le monde pour objet, devient *Théonomie* (1).

(1) Le mot *théonomie* composé du grec *théos*, Dieu et *nomos*, loi, signifie donc que Dieu a ses lois comme tous les êtres ont leurs lois. Ce n'est qu'à cette condition, qu'il peut devenir objet d'étude et qu'il peut y avoir une

Mais on insiste, et l'on nous demande comment nous entendons connaître Dieu par l'observation et l'étude des faits cosmiques, naturels et humains, alors que ces faits appartiennent aux sciences du Cosmos ou monde physique, de la nature terrestre et de l'être humain, lesquelles ne s'occupent nullement de Dieu ?

Nous répondons que si tous les rapports aboutissent à l'unité universelle et que l'unité universelle soit identique à l'idée que nous nous faisons de Dieu, il n'est pas une seule loi de l'univers qui ne nous révèle une qualité de Dieu et ne nous fasse ainsi connaître l'un de ses attributs.

Il suffit de mesurer du regard l'immensité de l'univers pour avoir une idée de la Puissance divine et chaque découverte que fait l'astronomie, à l'aide des lois de la gravitation, en confirmant notre croyance à l'ordre cosmique, nous autorise à faire du principe d'ordre l'un des attributs de cette Puissance.

Par cela seul aussi que nous voyons la vie répandue à la surface de la terre et individualisée dans cette multitude d'êtres du règne végétal et animal, il nous est permis d'affirmer qu'il y a de la vie dans le monde, et nous n'avons pas même besoin de savoir qu'elle se rencontre également sur les autres planètes pour avoir le droit d'affirmer que la vie est l'un des attributs de Dieu.

Il en est de même de l'intelligence. Elle est partout où est la vie, et lorsqu'elle devient réfléchie et consciente, elle se nomme raison. Eh bien, dès lors que les animaux, sur la terre, possèdent, à des degrés divers, une certaine somme d'intelligence, et que l'homme est doué de raison, nous sommes fondés à attribuer à Dieu l'intelligence et la raison consciente, et nous pouvons, sans crainte de nous tromper, le nommer le *Moi conscient de l'Univers*.

Et c'est en vain que l'on prétendrait que ce sont là des abstractions, des entités métaphysiques. Je réponds que si on reconnaît que ces qualités d'ordre, de vie, d'intelligence, de raison (et tant d'autres que nous pourrions citer) se rencontrent dans l'univers et s'y manifestent d'une façon permanente, elles doivent nécessairement se retrouver dans l'unité universelle par la grande raison qu'on doit retrouver dans la synthèse tous les éléments constatés

science de Dieu. Si Dieu est au-dessus des lois de l'univers et peut les enfreindre par le miracle, toute théologie est fintaïsiste et arbitraire. Il en a été ainsi dans le passé. La théologie a été jusqu'ici une science vaine et sans résultat pour le progrès de la raison humaine. — Elle n'a même guère servi qu'à détraquer les cerveaux.

par l'analyse. Donc, prouvez qu'il n'y a ni ordre, ni vie, ni intelligence, ni conscience dans l'Univers, ou résolvez-vous à proclamer en Dieu ces mêmes qualités, et non pas dans la mesure où vous les avez constatées dans les êtres particuliers, mais universalisées et élevées à la plus haute puissance que nous puissions concevoir, celle de l'infini, de la perfection, de la plénitude.

En résumé, contrairement à l'opinion répandue dans le vulgaire et généralement professée par les philosophes, même lorsqu'ils se disent Déistes et qu'ils reconnaissent, sous l'un ou l'autre de ses noms, l'existence nécessaire de l'*infini*, de l'*absolu*, de l'*Eternel*, nous prétendons qu'il nous est donné de connaître Dieu, sinon dans son essence, — ce qui nous paraît superflu, — du moins dans ses rapports avec nous-mêmes et avec les autres êtres ; et pour mon compte, j'espère bien être admis un jour « à le contempler face à face, » — ainsi que s'exprime l'*Écriture*, en son langage métaphorique. Mais cet espoir, qui me possède, suppose l'immortalité de l'âme et la pérennité du moi humain dans des vies toujours renaissantes. Or, c'est là une question de foi personnelle. Laissons cette question incidente et restons sur le terrain de la science positive.

Je dis *science positive* parce qu'en effet Dieu devient objet de science et de connaissance positive du moment où, « sachant enfin ce que nous disons en parlant de Dieu » — ceci est nouveau, — nous entendons par ce terme, non plus une idée vague ou un « concept appartenant uniquement à la catégorie de l'idéal, » mais une réalité vivante. Et quelle réalité plus grande, plus objective, plus vivante que l'existence universelle, prise dans son unité synthétique, c'est-à-dire au point suprême où aboutissent tous les rapports et où par conséquent l'univers, dans sa pluralité indéfiniment variée et changeante, se possède dans son *tout* !

N'est-il pas évident que la question de Dieu ainsi posée n'en est plus une et que la théologie devenue *théonomie* n'est plus que la science des *lois de Dieu* étudiées dans toutes les manifestations de la nature, dans tous les êtres, dans tous les mondes, dans tous les phénomènes de l'univers ?

Après avoir essayé de faire comprendre, non pas seulement aux lettrés, aux érudits, aux savants, mais à tous ceux qui, sachant lire, ont voulu nous lire avec attention, ce que doit être l'idée de Dieu pour être quelque chose ; après avoir montré que Dieu, identifié avec l'unité universelle, ne peut plus être pris pour une vain

abstraction puisqu'il représente la plus grande et la plus incontestable de toutes les réalités, celle de l'univers dans sa synthèse, il nous sera permis de faire remarquer que nous ne procédons pas autrement pour concevoir Dieu, unité universelle ou moi conscient de l'univers, que pour concevoir l'homme, un homme, vous ou moi par exemple. Je suis autorisé à affirmer le *Moi divin* comme le *Moi humain*, parce que l'univers dans son objectivité changeante, variée et multiple, manifeste l'existence de Dieu, absolument comme mon corps manifeste mon existence, comme votre corps manifeste la vôtre. Seulement, il faut bien prendre garde que ce corps qui manifeste votre *Moi*, n'est pas votre moi lui-même pas plus que l'univers, qui est le corps du moi divin, ne peut être confondu avec le moi divin. C'est dans l'unité, qui est la synthèse de tous les rapports, c'est dans son unité propre que l'homme se connaît, se possède et se réfléchit. C'est aussi dans son unité synthétique que l'existence universelle se réfléchit, se connaît et se possède. C'est là vraiment qu'est la réalité de l'univers. Elle n'est pas dans ce qui passe et change sans cesse. Dieu s'appellera toujours « l'Eternel. »

Ainsi le grand et le petit monde sont conçus par le même procédé de notre intelligence. Et comment en serait-il autrement quand le *microcosme* n'est que le reflet ou l'image réduite du *macrocosme* tiré à un nombre indéfini d'exemplaires !

L'Evangile, du reste, avait exprimé la même vérité, lorsqu'il fait dire à Jésus : « Nul n'arrive au père que par le fils. » Ce qui signifie que c'est par l'homme-humanité qu'on comprend l'Etre universel et par l'unité humaine qu'on s'élève à l'unité divine.

Ch. FAUVETY.

UNE OPINION SUR LA RELIGION DE L'AVENIR

I

QU'EST-CE QUE LA RELIGION. — Toute religion se compose essentiellement : 1° d'un ensemble de *croyances* auxquelles l'esprit donne son assentiment ; 2° d'une *morale*, qui répond aux aspirations de l'âme ; 3° d'un *culte* manifestant extérieurement ce que l'esprit admet, ce que l'âme affectionne.

Ces trois parties fondamentales de la Religion, correspondent à la triple essence de l'être humain : intelligence, sentiment, sensation.

Les *croyances* se condensent en un *credo* qui doit contenir ce qu'il y a d'essentiel dans les idées religieuses.

La *morale* se formule en une *prière* exprimant les sentiments de l'âme dans ses rapports avec Dieu et avec ses semblables.

Le *culte*, réduit à ses éléments primitifs, peut consister en quelques manifestations extérieures, des cérémonies et surtout des chants, exprimant le mieux possible et les pensées qui forment la *croyance* et les sentiments qui constituent la *morale*.

II

DÉFINITION DU LIBRE-PENSEUR. — Qu'est-ce qu'un *libre-penseur* ? — On suppose généralement qu'un libre-penseur est un homme qui ne croit à rien, ni à Dieu, ni à diable, comme on dit ; qui, tenant que nous morts, tout est mort, ne songe qu'à arranger sa vie de manière à y trouver le plus de jouissances et le moins de peine possible, et se range sans vergogne dans le *troupeau des porcs d'Epicure*, célébré par Horace, « *nos de Epicuri grege porcorum...* »

Qu'il soit de nos jours de tels libres-penseurs, c'est ce que je ne m'aviserai pas de contester : j'en connais ; mais je prétends qu'ils usurpent le beau nom de libres-penseurs. Je ne les trouve ni *libres*, ni surtout *penseurs* ; leur vrai nom serait *non-penseurs*, car toute leur doctrine est pure négation.

Pour moi, le *libre-penseur* est celui qui *pense* à tous les problèmes de l'esprit, aussi bien que de la matière, avec une *liberté* complète ; ne s'assujétissant à aucune idée préconçue, à aucun dogme imposé d'autorité, à aucune révélation prétendue dont le révélateur ne présente pas ses titres de créance ; qui n'admet rien sans démonstration, mais en même temps ne se refuse à aucun examen consciencieux ; qui cherche la vérité en toute conscience et l'embrasse avec ardeur quand il l'a trouvée. Un libre-penseur est à la fois un critique froid, et un enthousiaste pour la vérité trouvée. A la parole du juste : *Fiat justitia et ruat mundus* (que justice se fasse et que le monde s'écroule), il ajoute : *luceat veritas et liberetur mundus* (que la vérité brille et que le monde soit sauvé.)

III

CREDO DU LIBRE-PENSEUR. — 1. Je crois à une *Cause première*, de laquelle émanent tous les phénomènes physiques et intellectuels

perceptibles à notre intelligence. Cette cause, je la nomme DIEU.

2. Le Dieu, en qui je crois, est l'ÉTERNEL INCONNU ; comme la statue d'Isis, *nul n'a jamais soulevé son voile*. Mais si l'Essence divine est et doit rester à jamais inconnue, ses manifestations, accessibles à tous les yeux attentifs, à toutes les intelligences préparées par l'étude et la réflexion, sont l'objet naturel et nécessaire de la Religion — la seule vraie — la RELIGION DE LA SCIENCE.

3. Je crois en l'âme humaine, c'est-à-dire au principe *pensant et aimant* qui est en chacun de nous. L'essence de l'âme est aussi inexplicable que l'essence de Dieu. Je conçois cette âme comme distincte de la matière, quoique indissolublement liée à elle pendant la période terrestre de son existence ; je la crois immortelle, la mort n'étant pour elle qu'une transformation.

4. Je crois que la transformation, qu'on nomme à tort la mort, loin d'être la cessation de l'activité vitale de l'homme, en est le redoublement et l'accroissement. La vie se continue et s'augmente à la suite de la crise de la mort.

5. Je crois que la vie ultra-terrestre ressemble dans son essence à la vie terrestre, dégagée de quelques sujétions secondaires dépendantes de la matière dont le corps est formé, sans toutefois que les formes essentielles de nos sensations soient supprimées.

6. Je crois que ceux que nous nommons les *vivants* et ceux que nous nommons les *décédés*, étant dans des conditions d'existence semblables, bien que non égales, des rapports existent entre les uns et les autres. Je crois que ces relations mystérieuses entre les deux mondes peuvent être développées et multipliées par des études consciencieuses, des préparations et des expérimentations rationnellement instituées.

7. Je crois que la pratique du *bien* élève l'homme et que celle du *mal* l'abaisse. Il est donc exact de dire qu'il y a un *en haut* c'est-à-dire un *ciel* et un *en bas*, c'est-à-dire un *enfer*. Mais ce ciel et cet enfer ne sauraient être tels que des imaginations d'enfants et de malades les conçoivent. Les récompenses du Bien, les châtiments du Mal ne viennent pas du dehors, mais du dedans de chacun, où ils se produisent avec une efficacité que nulle jouissance et nulle peine extérieure ne sauraient égaler.

8. Je crois à l'*unité* de l'espèce humaine, en dépit des distinctions de races, de couleurs et de nationalités. J'appelle de mes vœux le jour où tous les hommes se reconnaissant pour frères, se donneront la main, pour travailler ensemble à l'œuvre de leur perfectionnement mutuel, qui réalisera le *Règne de Dieu* sur la terre.

IV

LA PRIÈRE. — Le christianisme possède quelques prières véritablement belles, quoique généralement trop vantées. Le grand champion du catholicisme romain, De Maistre, prétend que le catholicisme seul sait prier. A cette prétention hautaine, nous opposons l'hymne suivant, qui a pour auteur un philosophe grec, dont l'histoire a à peine conservé le nom et qui vivait trois siècles avant Jésus-Christ. Cléanthe était, dit-on, si pauvre qu'il passait ses nuits à puiser de l'eau pour un jardinier, afin de gagner de quoi *payèr* les leçons de son maître Zénon. C'est peut-être grâce à cette vie toute d'abnégation et de sobriété qu'il lui a été donné d'exprimer, dans un chant sublime et, nous n'hésitons pas à le dire, unique dans les littératures religieuses de tous les peuples anciens et modernes, les idées les plus pures, les plus élevées, les plus dignes du grand Être qui les a inspirées et de l'Humanité qui y trouve sa véritable formule d'adoration.

V

HYMNE DE CLÉANTHE. — « Roi glorieux des immortels, adoré sous des noms divers, éternellement tout puissant, auteur de la nature, qui gouvernes le monde par tes lois, je te salue !

« Il est permis à tous les mortels de t'invoquer, car nous sommes tes enfants, ton image et comme un faible écho de ta voix, nous qui vivons un moment et rampons sur la terre.

« Je te célébrerai toujours, toujours je chanterai ta puissance. L'univers entier t'obéit comme un sujet docile. Tes mains invisibles sont armées de la foudre ; elle part et la nature frémit de terreur.

« Tu diriges la raison commune ; tu pénètres et fécondes tout ce qui est. Être suprême, rien ne se fait sans toi, ni sur la terre, ni dans le Ciel, ni dans la mer profonde, excepté le mal que commettent les mortels insensés.

« En accordant les principes contraires, en fixant à chacun ses bornes, en mélangeant les biens et les maux, tu maintiens l'harmonie de l'ensemble ; de tant de parties diverses tu formes un seul tout soumis à un ordre constant, que les infortunés et coupables humains troublent par leurs désirs aveugles. Ils détournent leurs regards et leurs pensées de la loi de Dieu, loi universelle qui rend heureuse et conforme à la raison la vie de ceux qui lui obéissent.

« Mais se précipitant au gré de leurs passions, dans des routes oppo-

sées, les uns cherchent la gloire, les autres les richesses ou les plaisirs.

« Auteur de tous les biens, toi qui lances le tonnerre du sein des nuées, père des hommes, délivre-les de cette triste ignorance ; dissipe les ténèbres de leurs âmes, fais leur connaître la sagesse par qui tu gouvernes le monde, afin que nous t'honorions dignement et que sans cesse nous chantions tes œuvres, comme il convient aux mortels ; car il n'est rien de plus grand pour l'homme et pour les Dieux que de célébrer dans la Justice la Loi universelle ! »

VI

CONCLUSION. — Pour compléter cette sorte de *programme religieux*, il conviendrait d'indiquer le *culte* par lequel le *Credo* et la *Prière* du libre-penseur se manifesteront au dehors ; car c'est ici le cas d'appliquer le vers de Racine :

La foi qui n'agit pas, est-ce une foi sincère ?

Mais le *culte* sortira de la *croyance* et de la *prière*, comme le fruit sort de la tige et de la fleur ; il en sera l'épanouissement et le couronnement.

Jésus-Christ a dit : « Là où deux ou trois se réuniront en mon nom, je me trouverai au milieu d'eux. » Deux ou trois personnes réunies par une pensée commune, par un commun sentiment, forment l'embryon d'une religion qui ne demande qu'à se développer.

Ce qui a manqué jusqu'à présent au monde, c'est une *foi rationnelle*. C'est la possibilité de cette foi que les lignes qui précèdent ont pour objet de constater : le Temps et Dieu feront le reste.

STÉPHANE.

N. B. Nous n'admettons pas que l'on puisse enfermer dans un *credo*, dans une profession de foi quelconque, « la Religion de l'Avenir. » Il faut laisser la croyance au for intérieur de la conscience de chacun, en demandant à chacun de soumettre sa foi aux lois de la Raison et au contrôle de la science. Mais nous devons préparer « la religion de l'avenir » en nous unissant en vue de notre amélioration mutuelle et pratiquant ensemble les principes, les croyances, les aspirations qui nous sont communes. Les idées de l'article qu'on vient de lire se rapprochent trop des doctrines philosophiques que nous professons pour leur refuser une place dans ce Bulletin, et pour que nous puissions hésiter à reconnaître dans l'auteur de l'article un frère en croyance, c'est-à-dire un coreligionnaire en spiritualisme. (La Rédaction.)

UNE NOUVELLE DOCTRINE MÉDICALE

L'ELECTRO-HOMŒOPATHIE du comte CÉSAR MATTEI, de Bologne.

Nous vivons à une époque singulièrement troublée au point de vue intellectuel et moral. Le trouble est dans les âmes. C'est pourquoi, on le voit se manifester à la fois dans toutes les sphères de l'activité sociale. Il suffit de lire les journaux pour se rendre compte du désordre des idées en politique, en économie sociale, en religion, en littérature, en art. Le trouble étant partout, il est naturel que la médecine, n'en soit pas exempte. Le mal y est grand et d'autant plus dangereux qu'il se couvre du manteau de la science, alors que la science est, de nos jours, le seul article de foi qui ait cours sur le marché.

Y a-t-il donc une science médicale? Non sans doute, et l'on n'en demande pas tant, mais il devrait y avoir un art de guérir, une thérapeutique. Et c'est justement ce qui manque le plus. Les sciences fondamentales et annexes de la médecine ont fait d'immenses progrès. La physique et la chimie, l'anatomie et la physiologie sont devenues des sciences positives, le microscope a élargi, jusqu'aux sources mêmes du mouvement et de la vie, le champ de l'observation et de l'expérience; la chirurgie, comme le chassepot, « fait des merveilles ; » la symptomatologie n'a plus de mystères et le diagnostic se fait le plus souvent avec certitude. Seulement, on ne guérit pas plus qu'on ne guérissait il y a deux siècles, moins peut être. Or les malades veulent qu'on les guérisse. C'est là ce qu'ils attendent du médecin. Ils ont tort sans doute. Ils devraient se souvenir que « le malade est fait pour le médecin, non le médecin pour le malade, » et « qu'il vaut mieux mourir en règle avec la médecine que de guérir en dépit de la faculté. »

Ce n'est pas d'aujourd'hui que le trouble et le désordre, qui règnent dans la pratique médicale, sont avoués par les médecins eux-mêmes. On ferait un volume rien que des citations où les meilleurs, parmi eux, et les plus savants, confessent l'impuissance de leur art. Nous n'en donnerons que trois ou quatre et nous ne remonterons pas au delà de Barthès, mort en 1806.

On sait que Barthès, après avoir bien exposé ses idées médicales et raconté ses œuvres, ajoutait gravement *qu'il ne croyait pas à la médecine*. « Nous sommes, disait-il plaisamment, des aveugles qui frappons avec un bâton sur le mal ou sur le malade ; tant mieux pour le patient, si c'est le mal que nous attrapons. »

On connaît les conclusions auxquelles Broussais arrive après s'être posé cette question : « La médecine a-t-elle été plus nuisible qu'utile à l'humanité ? » En voici la fin :

« ... Je conviens qu'elle (la médecine) a rendu à l'être souffrant le service de lui offrir des consolations en le berçant toujours d'un chimérique espoir ; mais il faut convenir qu'une pareille utilité est loin de la relever au milieu des autres sciences naturelles, puisqu'elle semble la placer sur la ligne de l'astrologie, de la superstition et de tous les genres de charlatanisme. En somme, la médecine ne possède encore que des aperçus et des données générales pour devenir une science... Or tant que la médecine ne pourra être enseignée de manière à se trouver à la portée de toutes les intelligences, ou bien si l'on aime mieux, tant que les préceptes de cette science ne produiront pas une immense majorité de médecins heureux dans la pratique et toujours d'accord entre eux sur les moyens à opposer aux maladies, on ne pourra pas dire que *la médecine est une véritable science et qu'elle est plus utile que nuisible à l'humanité.* »

Après Barthès, qui clôt la série des grands médecins du 18^{me} siècle, après Broussais qui fut notre contemporain, puisqu'il mourut en 1838, enseignant encore et cherchant la vérité scientifique jusqu'au dernier moment de sa vie, nous citerons les paroles de deux hommes plus rapprochés de l'heure présente, mais morts aussi, car nous ne voulons ici interroger que les morts. Voici comment s'exprimait en pleine académie l'éloquent professeur Malgaigne, que nous avons particulièrement connu. (C'était dans la séance de l'Académie de médecine du 8 janvier 1856) : « *Absence complète de doctrines scientifiques en médecine, absence de principes dans l'application de l'art, empirisme partout : Voilà l'état de la médecine.* »

Enfin vers la même époque, un autre professeur de la faculté de Paris, Marchal (de Calvi) écrivait ceci dans le journal *La France médicale* :

« Il n'y a plus en médecine, et depuis longtemps, ni principe, ni foi, ni loi. Nous construisons une tour de Babel, ou plutôt, nous n'en sommes même pas là, nous ne construisons rien. » et il ajoutait : « La doctrine la plus générale qui existe est la doctrine homœopathique ; cela est étrange et douloureux ; c'est une honte pour la médecine, mais cela est. » (Marchal de Calvi. on le voit, tout en estimant assez peu la médecine orthodoxe, partageait toutes les préventions de la faculté de Paris à l'endroit de l'homœopathie.

Depuis Malgaigne et Marchal (de Calvi), la situation de la médecine n'a fait qu'empirer. Il n'y a aujourd'hui, comme il y a trente ans, ni principes, ni doctrine générale pour expliquer les faits en les rattachant aux lois de la vie ; la foi en eux-mêmes et dans l'efficacité de leur art est plus absente que jamais chez les praticiens de la faculté ; mais il y a cela de plus, qui achèvera de tuer la médecine après l'avoir déshonorée, c'est que le métier prend tous les jours une place plus grande dans l'exercice de cette noble profession et que le *corps médical* se met à exploiter la science comme le *corps sacerdotal* a exploité si longtemps la religion.

Et le mal, comme toujours, vient d'en haut. Comme la simonie cléricale s'est faite surtout au profit des *princes de l'Eglise*, ce sont les *princes de la science* qui donnent le mauvais exemple et se livrent, souvent jusqu'au scandale, à l'exploitation mercantile de l'art médical. Quand un médecin s'est fait une réputation comme professeur ou comme spécialiste, il bat monnaie avec l'autorité qui s'attache à son nom et ne songe plus guère qu'à s'enrichir comme pourrait faire un banquier, un industriel, un spéculateur. On cite des spécialités de l'art médical qui gagnent deux, trois, quatre cent mille francs dans leur année. On raconte mille histoires de ces praticiens à réputation qui trouvent dans leurs pauvres et modestes confrères de la ville et de la campagne des « *rabatteurs* » de bonne volonté qui leur préparent, moyennant remise, de belles consultations ou de fructueuses opérations à faire. Puis il y a la plaie pharmaceutique et les comptes à demi avec les apothicaires et les nouveaux remèdes prônés par la réclame qu'on se hâte d'ordonner « pendant qu'ils guérissent » et se vendent très cher, etc.... Oui la simonie est entrée dans le temple d'Esculape comme dans l'Eglise de Pierre. Or ce n'est pas « *en faisant de la boutique* » que la médecine se relèvera du discrédit où elle est tombée.

Les choses étant arrivées à ce point, il faut bien reconnaître qu'une réforme est nécessaire et que rien ne serait plus désirable que de voir s'ouvrir pour la médecine une voie nouvelle où elle pourrait espérer trouver à la fois la dignité morale et le progrès scientifique.

Ce n'est pas ici le lieu de traiter la grosse question du rôle que les médecins auront à remplir dans une organisation sociale quelque peu rationnelle et harmonique. Il y a là pour eux des fonctions publiques à exercer, fonctions d'hygiène, de surveillance, de salubrité, de soins médicaux curatifs et préventifs, qui doivent être à la

charge de l'Etat, du département, du canton ou de la commune et qui, justement rémunérées, donneraient au médecin, avec un minimum assurant son existence matérielle, l'indépendance qui lui est nécessaire vis-à-vis de la clientèle qui paie. Si nous en disons ce mot en passant, c'est pour faire bien comprendre que nous ne séparons jamais, dans la réalité des choses, la vie corporelle de la vie intellectuelle et morale et que nous désirons le juste épanouissement de l'être humain sous son triple aspect. Mais pour le moment, nous ne voulons traiter que du progrès de l'art médical et des moyens d'élever la médecine à l'état de science positive. Nous avons vu par le témoignage de quelques-uns des plus éminents esprits de cette série scientifique que la médecine traditionnelle n'était pas dans la voie qui y mène. C'est une raison pour chercher *du nouveau*, en dehors de ce qui s'enseigne dans nos facultés. L'homéopathie s'est faite une place importante à côté de la médecine enseignée dans les écoles de l'Etat. Nous n'avons pas à choisir ici entre cette hérésie médicale et la vieille médecine orthodoxe. N'est-il pas possible de concevoir ou, si l'on veut, de rêver quelque chose de supérieur aux deux systèmes et ne peut-on cesser d'être catholique romain sans se faire protestant? Nous sommes disposé à croire que la vérité pourrait bien se trouver dans la conciliation de la thèse et de l'anti-thèse que ces deux doctrines représentent. Si l'on prend la médecine allopathique comme représentant la conception matérialiste qui domine de nos jours dans la science, tandis que l'homéopathie d'Hahnemann relève de la vieille conception spiritualiste, ne pourrait-on montrer que les deux points de vue, faux, si on les oppose pour exclure celui-ci ou celui-là, sont également vrais lorsqu'on considère l'être dans l'ensemble harmonique de ses rapports et qu'on voit l'homme, qui est placé aux confins des deux mondes, avec ses racines plongées dans la terre et son front dans les cieux, nourrir sa double vie à la fois d'esprit et de matière et ne pouvoir agrandir, élever, intellectualiser son âme que si celle-ci a su se faire un corps sain, robuste, harmonique en toutes ses parties : *Mens sana in corpore sano*?

Convaincus de la nécessité et de l'urgence d'une réforme et même d'un renouvellement dans la médecine, nous ouvrons ce Bulletin, indépendant de toutes les écoles, à l'étude de toutes les propositions, de tous les projets, de toutes les vues qui peuvent concourir à ce but. Quels sont les progrès à faire dans la théorie et dans la pratique médicale? Quelles sont les améliorations à introdui

dans ce qui est, ou, si le *vieux jeu* a fait son temps, que mettra-t-on à la place?

Dans cette donnée, il convient d'accueillir et de mettre en lumière tout ce qui se présentera de nouveau et de progressif en médecine, et particulièrement tout système, toute vue d'ensemble ayant un caractère assez scientifique pour qu'on puisse espérer y trouver quelque principe fondamental ou quelque rayon de lumière pour sortir du chaos médical de l'heure présente.

Le système que nous allons présenter à nos lecteurs appartient évidemment à la série homœopathique et se rattache au point de vue spiritualiste. Il a un mérite, c'est d'être original. par la forme comme par le fond. Il en a un autre, c'est d'être simple. On nous dit qu'il en a un autre encore, c'est de guérir. Celui-là, s'il est réel, mérite qu'on lui pardonne tous ses défauts, et ils sont nombreux. Le premier et le plus grand de tous c'est de s'envelopper d'ombre et de mystère. Ainsi nous ignorons, le public ignore les noms des médicaments, fort peu nombreux du reste, que M. le comte Mattei et ses disciples font avaler aux malades et aussi la manière dont ces médicaments sont préparés. Tout ce qu'on peut en dire, c'est qu'ils sont donnés sous forme de globules en sucre de lait à peu près semblables à ceux de la pharmacopée homœopathique. Ces obscurités sont regrettables. On s'explique difficilement de tels procédés, alors que l'auteur n'entend tirer aucun bénéfice de sa découverte et ne vend pas ses remèdes.

D^r SINCÈRE.

(La suite au prochain n°.)

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

L'année médicale 1881. — Résumé des progrès réalisés dans les sciences médicales, publié sous la direction du D^r BOURNEVILLE. 1 vol. in-18. Prix, 4 fr. Paris.

L'utilité de ces recueils qu'on pourrait appeler *l'Inventaire annuel de la science*, n'est pas contestable. Mais combien cette utilité serait plus grande si ces annuaires laissaient aux découvertes faites à l'étranger autant de place qu'à celles

faites chez nous ? Le volume que nous avons sous les yeux donne bien du mouvement médical en France une idée suffisante, mais les travaux accomplis en Angleterre, aux Etats-Unis, en Italie, en Allemagne, etc..., n'y sont pas représentés comme ils mériteraient de l'être. Le caractère de l'universalité conviendrait surtout aux sciences médicales. C'est surtout dans cette branche des connaissances humai-

nes qu'il importe que le public français soit tenu au courant des progrès accomplis partout, car rien n'est plus urgent que de faire profiter notre pays des découvertes qui peuvent servir à guérir les maladies et à soulager les maux dont les hommes ont à souffrir. Puis, on n'est que trop disposé en France, à croire que les savants français sont les premiers savants du monde. Une comparaison sérieuse et impartiale des travaux internationaux dans les diverses branches de la science nous donnerait peut-être à la fois plus de modestie et une émulation qui manque beaucoup trop à nos professeurs, à nos docteurs en renom — comme elle manque du reste à tous les hommes qui ont fait leur chemin et dont le siège est fait.

Ce volume prouve cependant qu'on travaille en France, si non au sein de nos académies et de nos facultés, du moins autour de ces académies et de ces facultés. On y trouve enregistrées d'importantes découvertes en anatomie, en physiologie et de bonnes observations en médecine. Nous signalerons surtout les travaux qui se sont faits sur la composition du sang. MM. J. Renaut (de Lyon), Pouchet et Hayem ont introduit de nouvelles lumières dans l'étude des globules sanguins, et M. Sappey, dans un livre magistral (*les éléments figurés du sang dans la série animale, etc.*) en a exposé la constitution et la genèse.

D'autres découvertes, dues également au microscope et à l'art d'expérimenter avec son concours, viennent enrichir le chapitre de la pathologie qui traite du rôle des microbes parasites dans la plupart des maladies. Ce rôle est immense. L'origine parasitaire des maladies infectieuses paraît absolument démontrée. On connaît les beaux travaux de M. Pasteur sur les maladies charbonneuses. « Le charbon est la maladie de la bactérie comme la gale est la maladie de l'acarus », a dit l'éminent chimiste ; et il a fait mieux que d'émettre un aphorisme étiologique, M. Pasteur est parvenu, en cultivant la bactérie charbonneuse à une température de 42 degrés, à atténuer son degré

de violence et à produire des agents pouvant donner, par inoculation, la fièvre charbonneuse bénigne, qui doit préserver l'organisme du charbon mortel comme le vaccin du cow-pox la preserve de la petite vérole. Des résultats semblables ont été obtenus pour le choléra des poules, dont le microbe parasitaire peut aussi, par la culture, devenir un préservatif du charbon chez ces animaux. Il est permis d'espérer que la plupart des maladies infectieuses comme la diphtérie, la syphilis, la fièvre typhoïde, les fièvres paludéennes, la tuberculose et même la rage pourront être traitées par les mêmes procédés prophylactiques. L'attention des travailleurs de la science est éveillée ; beaucoup sont déjà entrés dans cette voie et le microbe spécial à chacune de ces tristes maladies sera bientôt découvert, s'il ne l'est déjà.

On ne saurait trop applaudir à de telles recherches. Elles sont de nature à renouveler la médecine par cela seul qu'elles répandent de vives lumières sur les lois de la vie.

D^r S.

La science du vrai, par Henri DELAAGE.

La mort récente de M. Henri Delaage, qui a été annoncée par toute la presse parisienne, attire naturellement notre attention sur sa personne et ses publications, et particulièrement sur « *La science du vrai* », un volume paru chez Dentu il y a quelques mois à peine.

Ce n'est pas que M. Delaage fut précisément des nôtres, à nous tous libres-peiseurs du spiritualisme expérimental, car dans ce volume où il se montre généralement très conciliant pour les opinions les plus diverses, il témoigne peu de tendresse pour l'école novatrice suivie par la plupart d'entre nous et pour son fondateur Allan Kardec. « Homme de tradition, dit-il, nous n'avons rien de commun avec ces théories. Il nous est infiniment désagréable d'être traité de spirite, ce qui ferait de nous un disciple d'une doctrine opposée aux dogmes catholiques et condamnée par l'Eglise. » Nous avons tenu à citer ces paroles parce qu'elles nous dispensent de nous

dégager nous-mêmes de toute solidité de tendance avec leur auteur. Le public superficiel semble avoir pris l'habitude de considérer Henri Delaage, qui était très répandu, comme le type du spirite, et beaucoup de préjugés sur la portée du spiritisme ont pu prendre naissance dans cette erreur. Nous devons remercier M. Delaage de l'avoir dissipée lui-même.

La science du vrai est un livre très difficile à analyser parce que l'auteur y a entassé une foule de notions qui ne sont pas suffisamment reliées par une pensée directrice. Cet ouvrage où M. Delaage a eu l'intention de découvrir à tous la science du vrai voilée par les antiques symboles, est, comme on dit, mal digéré, et il nous paraît inconséquent en bien des points. Néanmoins il contient des parties intéressantes et, d'une manière générale, il porte l'empreinte d'un grand fonds de bienveillance. Il est possible que dans certains milieux, réfractaires à l'esprit scientifique moderne et encore asservis à la genèse biblique, ce livre ait son utilité en attirant l'attention sur des phénomènes qui donneront à réfléchir; c'est toujours une excellente chose que d'affirmer des phénomènes réels et de les tirer de l'ombre, car c'est faciliter à d'autres l'occasion de les étudier plus rationnellement et de reconnaître leur véritable loi. Cette affirmation des faits et la proclamation de l'immortalité de l'être humain sont à peu près les seuls points de contact qu'il y ait entre M. Delaage et ceux qui étudient en toute liberté d'esprit le spiritualisme expérimental. Ce n'est pas qu'il n'y ait par ci par là dans son livre beaucoup d'idées justes et intéressantes et même quelques aperçus sympathiques sur l'avenir, — particulièrement sur la question de l'amour où on semble voir passer comme un reflet de Michelet, lorsque, par exemple, à propos de la polygamie et de la mono-

gamie il avance très judicieusement que le progrès consiste à trouver la variété dans la même femme. Mais à côté de cela, tout l'ouvrage est mélangé et envahi de notions surannées; et par le fait même qu'il contient un amalgame d'éléments usés et de quelques éléments neufs, il est fatalement un peu incohérent. On nous excusera de n'avoir pu en donner une idée synthétique qui s'y trouve peut-être contenue, mais que, pour notre part, nous n'avons pas réussi à dégager par notre lecture.

CAMILLE CHAIGNEAU.

Pour l'abolition de la prostitution, réglementée ou non réglementée par Ch. FAUVET. Brochure de 36 pages, prix, 50 cent. Librairie des Sciences psychologiques, n° 5, rue des Petits-Champs.

Nous nous bornons à annoncer ici cette brochure, dont il ne nous est pas permis de faire l'éloge. Il nous sera permis cependant de la recommander aux lecteurs de *La Revue* et du *Bulletin*. Ils y retrouveront les idées d'amélioration et de progrès social qui sont la préoccupation constante de l'auteur, une théorie intéressante sur le rôle de l'Etat dans la direction morale de la Société nationale et un projet curieux de législation pénale contre la prostitution.

Il a été beaucoup écrit sur la prostitution, mais personne, que nous sachions, n'avait donné un projet pratique ayant pour objet la suppression du fléau, au moins dans ses manifestations publiques et saisissables. Quant à détruire ce vice radicalement, et à l'expulser des mœurs, l'auteur déclare formellement qu'il faut pour cela susciter une réforme du sens moral qui ne peut résulter que d'une conception nouvelle de la vie, dont le matérialisme contemporain est absolument incapable.

Le Gérant: H. JOLY.